

LE

CHERCHEUR DE VÉRITÉ

**QUI A INSISTÉ
POUR UN AUTRE MONDE**

Bager Nûjiyan

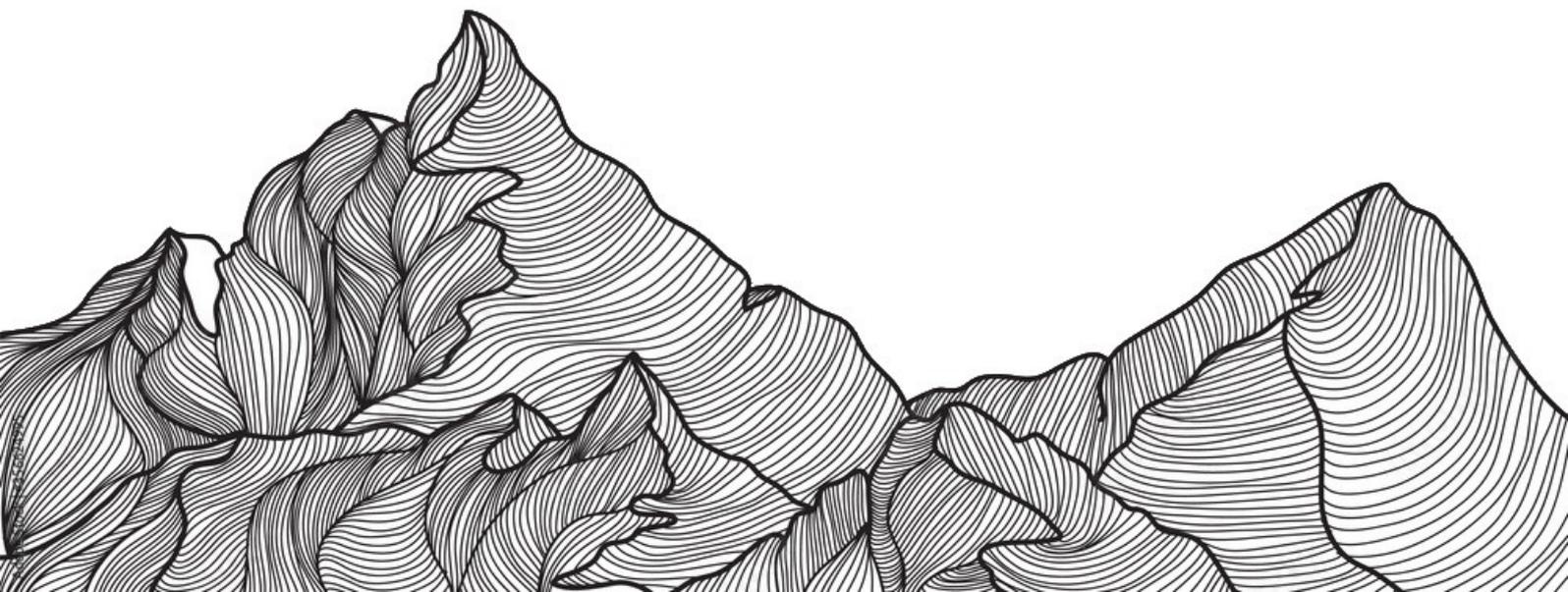




contenu



Introduction	5
Un combattant socialiste : Sehîd Bager Nûjiyan	8
Une nouvelle vie, une vie en quête de liberté	23
L'internationalisme et la question de la direction révolutionnaire:	
Partie 1 : Expériences et points faibles du mouvement de libération mondiale	32
Partie 2 Continuité de la lutte de libération internationaliste et la question de la direction révolutionnaire	43
Des montagnes libres du Kurdistan au sud-est du Mexique	58
Pouvoir et vérité	62
Surmonter les réflexes de peur	72





Michael Panser

1988 - ∞

Introduction

Notre camarade, le guérillero révolutionnaire et internationaliste Michael Panser, Bager Nûjîyan (aussi nommé Xelîl Vîyan) est mort et est devenu immortel le 14 décembre 2018 dans un raid aérien turc sur les zones de défense de Medya, au Kurdistan du sud.

Nos cœurs sont emplis de peine, nos têtes pleines de souvenirs. Heval Bager était un ami qui restera dans nos mémoires, notamment pour son insatiable et euphorique quête de la vérité. Ses recherches et sa curiosité pour les mouvements révolutionnaires de libération l'ont conduit dans de nombreux endroits du monde. Sa plus grande passion était de partager ses expériences et ses idées avec d'autres, d'en discuter et de trouver des compagnons de route.

En 2012, il s'est rendu pour la première fois au Kurdistan, où il a commencé sa connexion profonde avec la philosophie, la ligne directrice révolutionnaire du PKK et Rêber Apo. Il était animé par l'idée de partager ses expériences et son enthousiasme pour le mouvement de libération kurde. Il était convaincu de l'importance universelle de la révolution en Mésopotamie pour tous les chercheurs de liberté, les résistant.es et les révolutionnaires du monde. Il est donc parvenu à relier de nombreuses personnes et organisations au mouvement de libération, à jeter de nombreux ponts en l'espace de quelques années. En 2015, il est retourné dans les zones révolutionnaires du Rojava pour faire partie du changement social et prendre part à la défense du peuple yézidi au Shengal. L'année 2017 l'a, cependant, ramené dans les montagnes libérées de Zarathoustra à la recherche de la sagesse, de la véritable amitié, de la lutte et la vie libre au sein du PKK.

La Commune Internationaliste est aussi, indubitablement, le résultat de ses efforts et constitue un de ses nombreux rêves devenu réalité. Plusieurs autres sont restés inachevés, mais sa quête est devenue celle de beaucoup d'autres. Les graines que Heval Bager a semées au cours de ses nombreux voyages ont commencé à germer et à pousser un peu partout. C'est à nous, qui poursuivrons sans relâche son combat jusqu'à la victoire, d'apprécier les fruits et de planter de nouvelles graines. Nous lui devons bien ça.

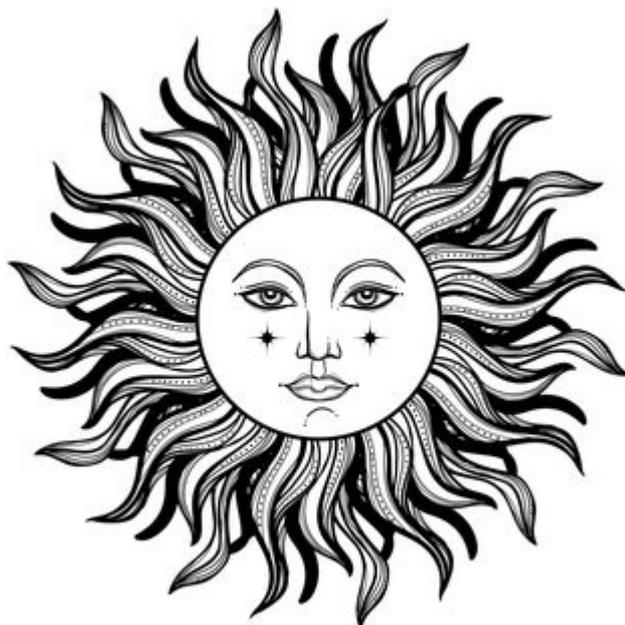
C'est difficile pour nous de trouver les mots pour rendre justice à notre ami et camarade. Nous voulons donc, dans cette brochure, lui donner la parole en partageant, avec vous, des interviews et des textes de sa main. Nous espérons, de tout cœur, qu'ils rendront sa vie, ses idées, ses rêves et son combat compréhensibles pour un plus grand nombre et encourageront les débats qu'il a toujours tant désirés. De cette façon, nous voulons aussi contribuer à ce que la vie révolutionnaire de Micha, Xelil et, plus récemment, Bager Nûjiyan ne tombe jamais dans l'oubli et reste vivante dans nos pensées, nos discours et nos actions quotidiennes¹.

Le texte "Un combattant socialiste : Şehîd Bager Nûjiyan", est une nécrologie de Şehîd Qasim Engîn, grand philosophe et commandant des montagnes du Kurdistan. "Une nouvelle vie, une vie en quête de liberté", est la traduction d'une interview vidéo qu'il a donnée en 2017/18 lors de sa participation à une académie dans les montagnes, il y explique en détail son cheminement pour devenir révolutionnaire et rejoindre le PKK. "L'internationalisme et la question de la direction révolutionnaire - Faire vivre un héritage de l'humanité" est un texte écrit par Heval Bager, depuis les montagnes en 2018. "Des montagnes libres du Kurdistan au sud-est du Mexique - Vers une culture révolutionnaire de lutte globale pour la liberté" est une lettre qu'il a écrite peu avant sa mort en décembre 2018, à l'occasion du 25^e anniversaire du soulèvement zapatiste.

1 La traduction français de cette brochure a été achevée en juillet 2022. Toutes les notes de pied sont des ajouts de cette édition francophone en guise d'éclaircissements. Des versions en kurde - allemand - anglais sont en libre accès sur : <https://black-mosquito.org/en/catalogsearch/result?q=bager+nujiyan>

"Pouvoir et vérité - analyse du pouvoir et la pensée nomade comme fragments d'une philosophie de la libération" était le discours de Michael Panser lors de la conférence "Défier la modernité capitaliste II (Disséquer la modernité capitaliste - Construire le confédéralisme démocratique)" du 3 au 5 avril 2015 à Hambourg. L'interview "Surmonter les réflexes de peur" a été réalisée, avec lui, à l'automne 2013 dans les monts Qandil (portant alors le nom de code Demhat), sur le chemin de la formation de base.

Heval Bager marche dans les pas d'autres révolutionnaires allemands comme Rosa Luxemburg, Willi Münzenberg, Hans Beimler, Ulrike Meinhof, Andrea Wolf, Uta Schneiderbanger, Ivana Hoffman, Kevin Jochim, Günter Hellste et Jakob Riemer. Dans la vie de Bager Nûjyan, nous voyons un exemple d'internationalisme et de quête de vérité, liberté et fraternité des peuples. Nous présentons nos sincères condoléances à sa famille et à tous ses amis. Nous transformons notre tristesse en colère, notre colère en responsabilité de concrétiser ses rêves et ses efforts pour un autre monde, que ce soit en Mésopotamie, au Chiapas ou en Allemagne de l'Est. Nous rendons hommage à tous les morts de la révolution qui ont donné leur vie pour la liberté. Leur combat est le nôtre !



Un combattant socialiste : Şehîd Bager Nûjiyan

Şehîd Qasim Engîn



Le mouvement pour la liberté est comme un fleuve. Depuis des années, des combattants hors du commun affluent des quatre coins du monde vers ce fleuve. Si le devenir de la société, que les spécialistes appellent aussi la socialité, devient la lueur d'espoir idéologique de l'humanité, le Kurdistan devient terre d'accueil pour des personnes venues de l'autre bout du monde. Un socialiste du Kurdistan, en tant que révolutionnaire, considère, à son tour, le reste du monde comme sa maison.

Comme le disait Che Guevara en son temps : "Surtout, soyez toujours capables de ressentir au plus profond de votre cœur n'importe quelle injustice commise contre n'importe qui, où que ce soit dans le monde. C'est la plus belle qualité d'un révolutionnaire". Ces mots ornent le cœur de tout révolutionnaire. Nous savons que le Che était une personnalité révoltée, contre toute injustice et contre le système impérialiste qui la produit. Cette révolte n'est pas faite que de mots. Il ne s'agit pas non plus d'une résistance sans projet, sans but et sans moyens. La révolte du Che est la prise de responsabilité d'une voix intérieure et d'une conscience. Le Che s'est dévoué à l'humanité. Son dévouement pour les gens est dédié à l'humanité toute entière. Contre l'occupation, l'exclusion, l'esclavage, l'oppression et l'humiliation, il cultive une colère et une rage infinies. Il veut un monde juste. Il aspire à un monde où les hommes vivraient comme des êtres humains, tous ensemble et sur un pied d'égalité.

Notre ami Bager a écouté la voix de son cœur et a suivi les traces du Che et de sa pensée socialiste, dans un esprit de fidélité et d'amitié. Notre ami Bager a fait sienne la déclaration d'Abdullah Öcalan "Ne trahissez pas vos rêves d'enfant" et a tracé son chemin en suivant cette voie. Quelle plus belle description de la guérilla que de voir les guérillero-a-s comme des enfants de la nature ? En les qualifiant de fidèles combattant-es pour leurs rêves et leurs utopies ? Ou mieux encore comme "celles et ceux qui n'ont pas trahi leurs rêves d'enfant" ? Se pourrait-il qu'iels soient ceux qui, dans l'esprit des plus grandes utopies, se lancent dans le libre fleuve de la vie et se sentent pousser des ailes ? Ne pliant jamais, forts de leur attitude fière, leur arme la plus puissante pour instaurer la justice, ils prennent leur cœur en main et se dressent contre la mort dans les plus difficiles contingences - avec leur foi immense et leur conviction pour créer un avenir libre, les guérillero-a-s ne sont-ils pas, ceux qui, au premier chef, suivent les rêves du Che ? Lorsque nous parlons du Che, il est normal que nous pensions directement à notre ami Bager Nûjyan.

J'ai fait la connaissance de Heval Bager au printemps 2018. Avant cela, j'avais déjà entendu parler de lui. Dans un rapport de 15 pages qu'il avait adressé au parti, il écrivait qu'il souhaitait découvrir de près le nouveau paradigme, notamment au sein de l'Académie centrale du parti. Sa proposition a été jugée pertinente. Son rapport a été considéré très détaillé et approfondi. Il y abordait la pensée socialiste, le socialisme et l'homme nouveau. Les amis nous ont fait savoir que dans son rapport, il avait fait part de réflexions et d'approfondissements très poussés. Comme je participe moi-même en partie aux travaux de formation, j'ai aussi entendu parler de Heval Bager dans ce contexte. Étant moi-même originaire du Kurdistan et ayant grandi en Allemagne, j'ai toujours eu un lien particulier avec les amis qui sont venus d'Allemagne, ainsi qu'une relation et une attention singulières pour les jeunes qui sont venus d'autres pays du monde dans les montagnes du Kurdistan. En tant que révolutionnaires, nous nous considérons comme faisant partie de la révolution mondiale. C'est pourquoi notre relation et notre attention pour les internationalistes ont toujours été particulières. Dans ce contexte, j'ai toujours eu des liens étroits avec les ami.es allemand.es qui sont venu.es dans les montagnes, car nous développons tout simplement une relation naturelle entre nous.

Avant de rencontrer l'ami Bager, on m'avait donc déjà parlé de lui. Mais pour comprendre, reconnaître, se faire une opinion sur quelqu'un, il faut apprendre à le/la connaître, passer du temps ensemble, se connaître, discuter, bref, en kurde, vivre ensemble. Au premier regard, Heval Bager démontre une personnalité calme, dotée d'un grand sens de l'observation, à l'écoute, un peu réservée dans ses propos, mais en même temps très éclairée. On découvre une personne qui sait où elle va et possède une conscience aiguë de la vie, bref, une personne avec une personnalité et des qualités propres à un révolutionnaire. Quand on discutait avec Heval Bager et qu'on apprenait à le connaître, on percevait ses solides connaissances et sa foi dans le socialisme.

Quand nous parlons de socialisme, nous ne parlons pas d'un socialisme fondé sur la domination, l'État et la dictature du prolétariat. Le socialisme que nous prenons pour base est un socialisme au-delà de l'État, loin de l'étatisme et la domination, contre toute forme de hiérarchie et d'oppression.

Lorsque nous nous sommes vus pour la première fois, nous avons parlé en allemand. Mais plus j'apprenais à le connaître, plus je voyais que l'ami Bager parlait kurde mieux que beaucoup de Kurdes. Son kurde était si beau... J'ai appris qu'il avait enseigné la lecture et l'écriture en kurde à l'école Mazlum Dogan et qu'il avait lu couramment en kurde, devant toute la classe, nombre de perspectives et d'explications. J'étais plus ou moins conscient que les Européen·ne·s sont bien placé·e·s pour apprendre de nouvelles langues. Même si je n'en connais pas les fondements historiques et sociologiques, je sais bien que les Européens, et les Allemands en particulier, apprennent facilement les langues. Mais voir une personne originaire d'un autre pays enseigner en kurde aux combattants de ce peuple était vraiment digne d'intérêt et révélateur pour nous.

Les soirées de 'morale' de la guérilla sont connues de tou.te.s. Nous entendons par là que tous les quinze jours, chaque unité de guérilla organise une fête (une 'morale') pour développer ses propres capacités culturelles. Lors de ces fêtes, certain.es ami.es racontent des souvenirs, d'autres lisent leurs propres poèmes ou ceux de révolutionnaires et de socialistes connus, certain.es chantent des chansons, certain.es imitent les mouvements d'autres amis et, si les circonstances s'y prêtent, on effectue aussi des danses traditionnelles, on joue du théâtre ou des mimes. Un.e révolutionnaire ou un.e guérillero·a n'est pas seulement un.e bon.ne combattant.e ; parce que sa lutte vise à créer un homme nouveau, c'est aussi et surtout une bataille culturelle. C'est un.e combattant.e contre toute forme de régression, d'exclusion, d'injustice et d'iniquité. Donc une lutte pour être et devenir soi-même.

C'est pourquoi chaque guérillero·a devrait avoir la précision et la sensibilité d'un artiste. Si sa vie n'est pas artistique, c'est qu'elle est déficiente, fautive, qu'elle utilise de mauvaises méthodes dans sa vie de guérillero·a et qu'elle est défectueuse. Comme le dit Che Guevara : "l'homme nouveau n'est possible qu'avec la culture développée comme révolutionnaires". Une culture largement développée implique l'amour de la liberté, elle signifie une attitude fière et digne contre toute forme d'oppression et d'humiliation !

Vous allez peut-être me dire "pourquoi tu nous racontes ça ? C'est que ces dernières années, Heval Bager a toujours été en première ligne et a joué un rôle d'avant-garde, aussi bien lors des fêtes officielles que lors des journées spéciales et des anniversaires auxquels les amis participent au luth (tambûr), à la guitare, aux tambours et autres instruments. Heval Bager a chanté des chansons révolutionnaires lors de ces célébrations, dans de nombreuses langues et avec d'autres camarades, mais aussi lors de soirées de 'morale' spontanées, où il a partagé des dizaines de chansons. Les amis écoutaient avec enthousiasme ce compagnon révolutionnaire internationaliste venu d'un autre pays. Quand il a interprété la chanson de Natalia, qui porte le nom de "Commandante Che Guevara", tous les amis ont applaudi et chanté avec lui de tout leur cœur. Une autre chanson que Heval Bager chantait toujours est la chanson "Sê Jinên Azad - Trois femmes libres" de notre amie Delila. Cette chanson a été directement reliée à Heval Bager à l'académie. Une chanson que tout le monde lui associait aussi était une autre création de Heval Delila, intitulée "Zilan".

C'est de cette manière que j'ai d'abord fait la connaissance de l'ami Bager. Il ne fait aucun doute que notre rencontre ne s'est pas arrêtée là. Plus on le connaissait, plus on percevait son affection et sa fidélité pour les gens, son lien avec le socialisme et, sans aucun doute, son amour profond pour le paradigme d'Abdullah Öcalan.

J'espère que l'on ne se méprendra pas lorsque je dis que l'environnement dans lequel les gens grandissent les influence et les façonne. L'Europe est le centre de la modernité capitaliste. Elle tire son centralisme principalement de sa particularité de ne laisser aucun individu en paix tant qu'il n'est pas intégré au système. Cette approche centralisatrice considère avec condescendance les autres personnes qui l'entourent, au point qu'à l'époque où des personnes venues d'Afrique étaient vendues sur les marchés, on discutait pour savoir s'il s'agissait d'êtres humains et si leur corps ressentait ou non la douleur ! C'est une modernité tellement sûre d'elle qu'y compris des personnes 'humanitaires' l'ont rendue possible. De telles approches ont permis à Christophe Colomb et ses compagnons de faire de même contre les indigènes américains. En même temps, ces entreprises qui ont privé l'homme de sa condition humaine sont légitimées par des psaumes bibliques. Nous pouvons lire ce qui s'est passé dans des dizaines d'écrits de papes et de pasteurs. L'Europe est donc autocentrée et centralisatrice. C'est précisément ce qu'elle transmet à sa société ou ce qu'elle lui inculque. Elle fait sentir à sa société et aux individus qui la composent qu'ils sont des personnes très spéciales, les rend ainsi complices de son colonialisme mondial et les fait taire. En bref, les Européens regardent de haut les habitants d'Afrique, d'Asie et du Moyen-Orient.

Ce dont je parle ne trouve pas sa source dans le bien ou le mal de la personne. Le système de la modernité capitaliste, par le biais de son système éducatif, fait tout pour mettre les Européens dans cette situation. Ce n'est pas sans raison que le regretté écrivain Immanuel Wallerstein a dit : "Nous sommes tous un peu des enfants de la modernité capitaliste". Cela se vérifie, même lorsqu'il n'y a pas d'intention de se prendre de haut, de considérer les autres avec condescendance, de se placer, d'une certaine manière, dans des positions de domination. Tout cela se voit aussi dans nos unités. Pourtant, je peux affirmer que je n'ai pas vu dans la personnalité d'Heval Bager la moindre once d'égoïsme et d'égoïsme.

A l'académie, il était peut-être même le plus communautaire d'entre tous, celui qui partageait le plus, qui échangeait avec tout le monde, qui essayait de toutes ses forces de trouver des solutions aux problèmes de tous. Il était un modèle pour la société et il avait une attitude très modeste dans la vie.

En le voyant ainsi - hormis sa couleur rousse et blonde - on n'aurait pas su dire qu'il s'agissait d'un ami allemand. Il s'était, bel et bien, inspiré des principes du Che pour se rendre dans les montagnes. Lorsque le Che fit ses adieux à sa mère, il lui dit : "Une fois de plus, je sens entre mes talons les côtes de Rosinante. Je suis de nouveau en route." Et lorsque le Che quitta Cuba pour se mettre en route, au service de la révolution, vers un pays d'Afrique encore mal défini, il dit à Fidel : "D'autres pays du monde attendent mon humble aide".

Un homme qui tente d'apporter sa modeste aide dans un autre pays du monde doit d'abord faire corps avec les révolutionnaires sur place et la société locale pour que ses efforts soient couronnés de succès. Le problème n'est pas le caractère rétrograde ou progressiste de ces lieux ; le problème est de pouvoir ressentir en profondeur l'injustice qui s'y produit et de trouver ainsi des solutions, même minimales, à leurs problèmes. Mettre en œuvre cette solution est sans nul doute possible en faisant preuve d'humilité.

L'ami Bager était véritablement passionné par le Che, qui constituait, pour lui, un vrai compagnon de route. C'est ainsi que pour devenir révolutionnaire, il a d'abord voyagé dans le pays du Che, puis dans de nombreux pays d'Amérique latine. En plus de l'allemand et de l'anglais, il parlait aussi espagnol. La langue est, en fin de compte, le pivot de tout échange. Pour établir une bonne relation avec les gens, tu dois pouvoir leur parler. Pour pouvoir parler, tu dois connaître la langue. Heval Bager a compris très tôt cette vérité et partout où il allait, il apprenait et parlait la langue locale de la meilleure façon possible.

Une qualité fondamentale d'un.e révolutionnaire est aussi, où qu'il aille, de créer des liens et des échanges. Le grand internationaliste turc et compagnon de route Kemal Pîr disait : "Si je ne vois pas chaque jour les visages de cent personnes, je ne peux pas rester tranquille". Contempler les visages de centaines de personnes, c'est établir des liens. Ne faire qu'un avec eux en esprit. Se sentir les uns les autres du plus profond du cœur. Le compagnon de route Bager est devenu, en très peu de temps, un combattant des montagnes de grande maturité, tant par ses échanges que par son unité d'esprit.

Il n'est pas commun de rencontrer un tel camarade, pas courant de faire connaissance d'un ami comme celui-là. Parfois, le destin vous fait rencontrer un révolutionnaire au visage angélique, tendre, aimant, délicat et prévenant, doté d'un grand intellect, dévoué dans ses efforts et révolutionnaire dans son attitude. Notre ami Bager était un révolutionnaire et un combattant exemplaire. Nous sommes toujours à la recherche de telles personnalités et de tels compagnons, et nous nous languissons d'eux. C'était le genre d'ami pour lequel vous pouviez pousser patiemment les billes de votre collier tesbih (chapelet) jusqu'à ce qu'il prenne la parole. Il était tel que l'on parcourait des kilomètres pour le voir, pour apprécier son visage éveillé, le saluer en l'embrassant longuement et lui demander sincèrement, avec affection, comment il allait. C'était une personnalité que l'on n'oublie pas. Bien qu'être révolutionnaire soit fondamentalement collectif, on porte éternellement de tels compagnons de route au fond de son cœur.

Si je ne me trompe pas, j'ai donné deux cours dans l'académie où se trouvait Heval Bager. L'un d'eux portait sur l'histoire du Kurdistan. Lorsque nous abordons l'histoire du Kurdistan en tant que cours, nous ne prenons, bien sûr, pas seulement en compte les Kurdes et le Kurdistan. Nous nous intéressons aussi à toutes les forces de la modernité démocratique qui font front contre la modernité capitaliste dominatrice, violente et étatiste.

Lorsque nous avons étudié l'Empire romain esclavagiste, nous avons également examiné les mouvements chrétiens internes qui se sont révoltés contre la Rome esclavagiste, ainsi que les mouvements du Nord, comme les Germains, qui, pour ne pas être réduits en esclavage, ont marché, vague après vague, sur Rome et ont pris leur revanche. Il y a aussi les mouvements des Teutons, des Alamans et, bien sûr, des Gaulois, des Normands et de tous les peuples qui ont résisté à la domination esclavagiste romaine. Lorsque nous les étudions et les analysons, nous essayons en particulier de comprendre leur caractère. Nous essayons de comprendre et de reconnaître l'héritage de ceux qui n'ont pas été réduits en esclavage. Nous essayons de tirer de ces analyses les enseignements qui nous sont nécessaires. C'est pourquoi les approfondissements concernant le rôle de ces mouvements sont très importants pour nous. D'une part, nous reconnaissons les Germains-Alémaniques qui ne se rendent pas et ne plient pas, d'autre part, nous voyons les Germains-Alémaniques qui sont aveuglément simples d'esprit, obstinés, têtus, bornés, colériques et qui ne reconnaissent personne d'autre qu'eux-mêmes. Nous abordons ces sujets et nous en discutons.

Au cours de ces discussions, nous avons accompagné l'ami Bager dans les profondeurs de l'histoire allemande et lui avons posé de nombreuses questions. Ce qui est très impressionnant, c'est que peu importe où nous vivons dans le monde, si c'est dans un endroit où les tribus étaient fortement implantées, nous nous ressemblons. Lorsque Heval Bager s'est levé et a parlé un peu de lui et un peu des Germains, toute l'assistance a été impressionnée par les similitudes entre les Germains et les Kurdes, mais aussi entre Germains et Arabes, Germains et Perses, et d'autres peuples à tradition tribale, dans d'autres endroits du monde. Le véritable changement, en particulier au cours des 200 dernières années, advient avec l'avènement du monstre de l'État-nation, la montée du racisme, du fondamentalisme, du sexisme et des idéologies positivistes qui séparent les peuples et les opposent les uns aux autres.

Plus nous en prenons conscience, plus nous embrassons la vie communautaire et naturelle, plus nous développons notre utopie dans la lutte contre le racisme et toute autre maladie que l'État-nation a propagée. Comme nous mettons tout en relation, nous voyons le Che qui se lève dans une partie de la terre, se met en route et se dirige vers l'Afrique pour la mise en œuvre de la révolution. Le compagnon de route Bager est venu lui aussi d'un autre coin du globe, dans un pays qui n'était pas le sien, rejoignant les rangs de la révolution, pour participer à la libération populaire avec l'esprit combatif de son peuple.

Nous avons discuté avec l'ami Bager au cours de nombreuses leçons. Il posait des questions et les amis répondaient. Les amis posaient des questions et lui répondait. Être révolutionnaire, n'est-ce pas précisément se compléter mutuellement ? Si être révolutionnaire, c'est le fait de se compléter, alors l'ami Bager a offert aux amis ce qu'il pouvait offrir et les amis ont apporté ce qu'il y avait à donner et à enrichir. Au plus sa consolidation était manifeste, au plus nos discussions nous emmenaient loin, vers de nombreux recoins du monde. Il est vite devenu évident que l'ami Bager avait délibérément choisi de venir ici, dans les montagnes du Kurdistan. J'ai compris ainsi, grâce à lui, le grand intérêt avec lequel le paradigme d'Abdullah Öcalan a été accueilli, d'abord en Europe, mais aussi dans beaucoup d'autres lieux du globe. Il énumérait l'une après l'autre les nouvelles recherches qui se sont développées dans de nombreux endroits à travers le monde, à partir de 1990 jusqu'à aujourd'hui. Réellement, au plus il racontait, au plus notre horizon s'élargissait. Apprendre que l'on partage les mêmes sentiments et pensées, que l'on vit dans le même esprit que des compagnons de route dans un autre coin de la terre élargit le cœur de chacun et l'horizon de tous. Bien sûr, nous menons des recherches et nous les étudions, notamment avec de nombreux amis allemands et internationalistes que j'ai rencontrés, avec lesquels j'ai pu discuter. Mais, je peux dire, sans hésiter, que c'est avec Heval Bager que j'ai le plus débattu du paradigme d'Abdullah Öcalan.

Le cycle de formation touchait à sa fin. Chez nous, des plateformes sont organisées avant la fin de la formation. Nos plateformes sont le pivot de la prise de conscience et du changement de chacun d'entre nous. Cela se passe via les critiques des amis envers nous et les nôtres à leur égard – nous concevons la vie comme critiquable et rectifiable. Les plateformes sont notre outil pour cela. L'arme la plus efficace des combattants de la liberté est la critique et l'autocritique. L'objectif primordial de ces plateformes est de reconnaître, en nous-mêmes, les caractéristiques qui ne correspondent pas à la modernité démocratique et de les surmonter par la critique et l'autocritique. La plateforme de Heval Bager a également eu lieu. Lors de celle-ci, il est apparu clairement à quel point les ami.es appréciaient et respectaient Heval Bager. Il ne fait aucun doute qu'un révolutionnaire crée lui-même le respect qui lui est témoigné. Ce qui a suscité le respect, c'est sa personnalité socialiste et loyale.

Vous vous en rendez peut-être bien compte, mais je tiens à le dire une fois de plus. La réalité que nous, combattant.e.s de la liberté, défendons au plus haut point, c'est que chacun et chacune contribue à la lutte révolutionnaire avec sa nature et sa teinte propres. Nous voulons que chacun.e participe avec sa couleur et sa culture. Celui qui vient de la société arabe avec la couleur des Arabes, un Turc avec celle de la société turque, un Arménien avec l'arménienne, un Assyrien y prendra part avec celle de la société des Assyriens. De même, les Alévis, les Yézidis ou d'autres croyances participent avec les couleurs de leur société. Seul celui qui participe au combat de la révolution avec sa propre couleur peut développer tout son potentiel. Celui qui, au contraire, imite l'un ou l'autre ne peut prendre conscience de lui-même. Heval Bager avait une attitude mature et consciente dans sa vie, son attitude, son langage, ses chansons et ses relations avec son entourage. Dans les plateformes, il est devenu, par son attitude exemplaire, une critique en chair et en os, par exemple, pour les amis qui n'avaient pas rédigé leur rapport en kurde.

En même temps, dans ses plateformes, il a toujours réfléchi en profondeur à la réalité de la société allemande, car chaque herbe et chaque fleur s'épanouit sur ses propres racines. Ainsi, un.e ami.e allemand.e ne doit pas devenir kurde ; pour comprendre les kurdes, une approche empathique est sans aucun doute nécessaire, c'est donc en conséquence qu'il a agi. Heval Bager était un véritable camarade. Il s'est tellement uni à la guérilla et à la révolution que ses amis l'admiraient. Pour clore la formation, le groupe de musique Amara est venu participer aux festivités de l'école du parti Mazlum Dogan. Heval Bager a chanté des dizaines de chansons en différentes langues avec le groupe et a enthousiasmé tout le monde. En tant que camarade ayant grandi en Allemagne, je lui ai demandé de chanter la chanson "Roter Wedding", ce qu'il a fait avec grand plaisir. Après des années passées à entendre la voix de Heval Bager, l'écouter interpréter ce chant révolutionnaire allemand m'a donné une grande joie et motivation. Presque tou.te.s ses ami.e.s connaissaient la dextérité et les capacités d'Heval Bager. Parmi ses nombreux talents, il jouait très bien de la guitare et du violon. Tous les élèves de l'académie voyaient et savaient qu'il jouait de la guitare.

L'ami Bager ne jouait pas seulement de ces instruments, mais il chantait aussi très bien. Il y a eu beaucoup de discussions et un comité culturel a même été constitué pour créer des chansons dans de nombreuses langues. L'objectif fondamental était d'écrire et de chanter en différentes langues des chansons sur les grands commandants et révolutionnaires : Erdal (Engîn Sîncer), Atakan (Suleyman Çoban) et Egîd (Mahsûm Korkmaz). Pendant tout un hiver, ils ont voulu créer des chansons avec le groupe de musique Awazên Çiya afin que ces amis deviennent immortels, à l'instar du Che Guevara avec sa chanson. Pour cela, Heval Bager a également été transféré aux travaux culturels pour une période déterminée. Durant cette période, nous nous voyions parfois, mais, surtout, nous nous écrivions. Comme il faisait des évaluations idéologiques très profondes, il m'a envoyé quelques textes pour que je les diffuse.

Je lui avais aussi proposé d'écrire des textes sur le paradigme. Il m'a, à son tour, demandé du matériel et des sources sur les relations germano-turques et germano-kurdes afin d'effectuer des recherches à ce sujet. J'ai rassemblé du matériel chez moi et en ai demandé dans des archives, je l'ai compilé et lui ai envoyé. Dans une période qui suscitait de grandes attentes par rapport à la guérilla du Kurdistan et le paradigme de la modernité démocratique, son approfondissement, sa propagation et la nouvelle création culturelle et artistique qui en découle, le 14 décembre 2018, les avions de l'État fasciste turc ont attaqué les zones de défense de Medya et nous avons appris la triste nouvelle de sa mort. Il y a lieu de dire que tou.te.s les ami.e.s qui connaissaient Heval Bager ont eu le cœur brisé.

Les mots avaient séché dans leurs bouches !

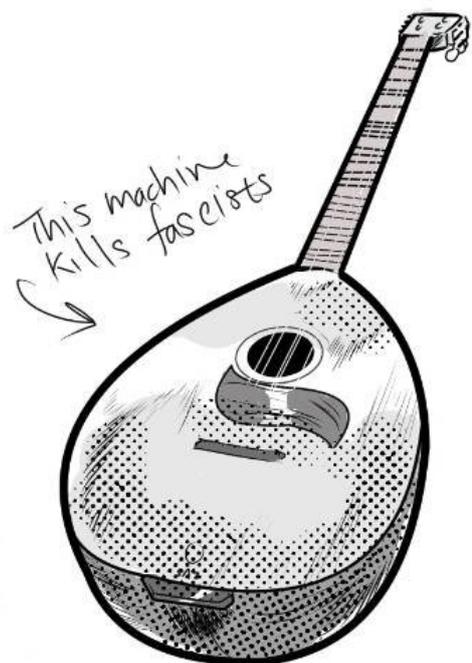
La lourdeur des hivers au Kurdistan est bien connue. En ce mois d'hiver difficile, les camarades ont soulevé le corps de Heval Bager à l'endroit où il était tombé et l'ont emmené au cimetière des martyrs lors d'une cérémonie commémorative impressionnante. Lorsque son corps a été mis en terre, j'étais également présent. Aucun ami n'a pu prononcer un seul mot, mais les larmes de leurs yeux étaient inaltérables ! Presque tou.te.s les ami.e.s qui l'ont enterré le connaissaient personnellement. La plus grande colère des ami.e.s était liée au fait qu'un ami venu d'un autre coin du monde, ressuscitant l'art de vie du Che pour se battre pour la révolution au Kurdistan, fasse son dernier voyage parmi nous.

Les combattants qui rejoignent la révolution savent, dès qu'ils font leurs pas dans cette lutte, que la révolution et une vie de révolutionnaire ont un prix. Ceux qui croient qu'un autre monde est possible savent, indubitablement, que cela ne se fera pas sans sacrifices. C'est pourquoi, dans la lutte pour la liberté du Kurdistan, des dizaines de milliers de belles âmes se sont déjà dévouées à la révolution !

L'attitude de tout.e révolutionnaire qui s'est tourné.e vers les montagnes et la guérilla est toujours nichée dans ces mots du Che, dans ce sentiment: "Qu'importe où nous surprendra la mort ; qu'elle soit la bienvenue pourvu que notre cri de guerre soit entendu, qu'une autre main se tende pour empoigner nos armes, et que d'autres hommes se lèvent pour entonner les chants funèbres dans le crépitement des mitrailleuses et des nouveaux cris de guerre et de victoire."

Bien que nous en soyons conscients, notre cœur ne lâche pas prise. Il se refuse à accepter qu'un ami soit venu de ce côté-ci de la terre et ait lutté épaule contre épaule, avec nous, dans notre pays, pour la révolution du Kurdistan, qu'il soit devenu le pont de la révolution, qu'il nous ait été pris et qu'il doive partir. Nous ne l'accepterons jamais. Avec les mots d'Emma Goldman "Jusqu'à ce que les rêves ne soient plus qu'une grappe de raisin à la lumière du soleil", nous poursuivrons, avec la personnalité de Heval Bager, notre lutte au plus haut niveau jusqu'au succès, pour réaliser les rêves, les utopies et les objectifs de tou.te.s les révolutionnaires pour la liberté. Nos mots pour la vie, notre quête de la vie et notre regard vers la vie, toujours et à chaque pas :

- Hasta la Victoria Siempre !
- 'An Sosyalizm an Sosyalizm' !
C'est le socialisme ou le socialisme !
- 'Jiyan an dê azad be yan azad be' !
La vie sera libre ou sera libre !





Une nouvelle vie, une vie en quête de liberté

Je m'appelle Bager Nûjiyan, on m'appelait autrefois Xelîl viyan. Mon nom de famille est Michael Panser. Je suis né le 1^{er} septembre 1988, à Potsdam, en Allemagne de l'Est.

Ma famille est composée de personnes qui aiment leur pays et la société et qui, à l'époque, étaient liées au paradigme du 'socialisme réel'². Elles se soutiennent mutuellement et ont un lien affectif. Avec l'effondrement du socialisme réel, elles ont bien sûr connu une crise, mais elles le défendent, restent attachées aux valeurs et à l'éthique socialiste. Je pense que c'est aussi une base pour ma recherche de la vérité dans la révolution. À l'âge de 14 ans environ, j'ai pris un rôle actif dans la gauche et j'ai commencé mes recherches. Le fait que je me sois plus tard familiarisé avec le PKK et la philosophie d'Abdullah Öcalan est certainement dû aussi à cette étape. J'ai participé à des actions antifascistes et 'gauchistes' en Allemagne. J'ai acquis beaucoup d'expérience, mais il est devenu évident que ces expériences n'étaient pas suffisantes dans ma quête. Le cadre d'une vie libérale, prisonnière des contraintes du système capitaliste, est très éloigné de la réalité de la révolution.

2 L'expression '*socialisme réel*' est utilisée en opposition aux '*socialismes utopiques*' pour désigner le socialisme 'réellement existant'. On utilise aussi le terme '*socialisme scientifique*', faisant ainsi référence aux régimes qui, inspirés de Marx, ont bâti une économie planifiée, à l'image de l'URSS ou la Chine.

Je me suis donc évadé et j'ai continué mes recherches. Dans cette quête, la route du Kurdistan s'est ouverte. En 2011/2012, j'ai fait la connaissance des premiers 'hevals' (camarades), en particulier à travers le mouvement des jeunes et des femmes. Au départ, cette connaissance ne portait pas sur la pratique, la société ou la réalité du Kurdistan, mais j'ai d'abord découvert la philosophie d'Abdullah Öcalan. Et c'est en cela que consistait ma recherche : quelles sont les faiblesses de la quête révolutionnaire que nous nous étions fixée ? Avec notre recherche théorique et philosophique, nous voulions trouver et développer une idéologie de libération. Dans le contexte de la société européenne, cela s'est naturellement accompagné de grandes difficultés. Dans cette recherche, le chemin vers le Kurdistan s'est ouvert comme une évidence. Nous avons appris à connaître la philosophie d'Abdullah Öcalan, nous avons lu et étudié les livres traduits. Durant cette période, nous avons compris bien des choses : ce que nous cherchons en Europe, c'est ce qui est caché au-delà de la civilisation occidentale et de la modernité capitaliste, ici au Moyen-Orient, et dont l'histoire s'est perdue. C'est ici que ces acquis révolutionnaires se développent à nouveau et offrent de nouvelles réponses. Au moment même où le socialisme réel s'effondrait chez nous, la route vers une nouvelle réalité révolutionnaire s'ouvrait au Kurdistan. Au cours de notre quête, nous en avons pris conscience. Nous avons noué des contacts et tracé notre voie vers le Kurdistan.

Il y a une chose que nous commençons à comprendre : le problème européen est lié à la solution de la modernité capitaliste, au mode de vie capitaliste. L'Allemagne joue un rôle de premier plan dans la mise en œuvre du système d'exploitation capitaliste, et nous devons en être bien conscients. Nous avons également compris que sans une perspective internationaliste, sans une perspective révolutionnaire qui dépasse le cloisonnement des frontières, aucune solution à ce problème n'est possible. C'est ainsi que nous avons appris à découvrir la lutte au Kurdistan et c'est à cette époque que j'ai, en fait, commencé à me connecter sérieusement à la révolution.

Depuis 2012, nous avons continué à approfondir nos réflexions, à nous former et à nous efforcer de construire un mouvement selon les valeurs du paradigme qui faisait l'objet de nos discussions. Les expériences et les faiblesses qui sont apparues au cours de cette phase nous ont fait comprendre une chose : ne participer qu'à moitié à la révolution ne peut pas fonctionner. C'est à cette époque que j'ai pris ma décision. Être un vrai révolutionnaire doit signifier penser de manière globale. Un.e révolutionnaire doit être contemporain.e et se détacher de la pensée étroite de l'eurocentrisme et des perspectives qu'offre la soi-disant modernité. Sinon, il est impossible de réussir.

J'ai acquis cette connaissance grâce à un approfondissement idéologique et cela signifiait que l'adhésion au 'Parti des travailleurs du Kurdistan' rendait possible ce que je considère nécessaire : construire la force révolutionnaire. J'ai pris conscience de cela. J'ai aussi réalisé qu'une révolution contemporaine ne peut connaître de frontières. Ce serait impossible, la révolution ne peut fonctionner ainsi. La révolution en Europe commence avec la révolution au Kurdistan. Ce lien existe définitivement. Après tout, le paradigme qui maintient de manière étroite et grossière sa domination en Europe, qui impose une vie libérale à la société et qui fait de l'exploitation la base absolue de son ordre social, c'est ce même paradigme qui mène aujourd'hui les graves attaques contre le Kurdistan.

C'est alors que nous avons compris que nous devons d'abord acquérir de l'expérience dans la pratique révolutionnaire. C'est ainsi que je me suis entièrement consacré à la révolution. J'ai d'abord participé à la pratique internationaliste, non seulement pour diffuser la pensée et le nouveau paradigme d'Abdullah Öcalan en Europe, mais surtout pour apprendre à mieux comprendre la modernité capitaliste qui s'impose à la société comme la dernière forme de mentalité masculine dominante. Nous avons fait des recherches à ce sujet et avons également développé une certaine pratique. C'est suite à cela que je suis venu au Kurdistan.

Au cœur de la révolution se trouve le changement révolutionnaire de la conscience. C'est la tâche fondamentale dans le cadre du travail des académies. Cela, tu ne pouvais pas en prendre conscience auparavant dans la société, dans la mesure où, spécialement dans le centre capitaliste de l'Europe, la pensée est très divisée et incohérente. Elle ne permet donc pas l'émergence d'une nouvelle conscience. Il n'y a, en fait, pas de recherche d'un nouveau paradigme au sens large. Il ne peut, dès lors, y avoir de nouvelle philosophie qui prenne la vie comme fondement et qui cherche à mettre en œuvre un véritable socialisme. Nous parlons de défense de la socialité, d'amour pour la société. Il va de soi que l'amour de la société n'est pas possible dans une société exploitée.

Je me suis rendu compte que ceux qui sont dans une quête révolutionnaire doivent pousser très loin leur recherche. Ils doivent oser aller jusqu'à la racine. Si nous voulons bâtir une nouvelle mise en pratique de la vie socialiste, nous devons aller là où la liberté est le plus largement mise en œuvre. Les montagnes du Kurdistan sont un lieu extraordinaire. Elles offrent la possibilité de faire l'expérience de soi-même, dans la pratique. Elles te font prendre conscience de ce que veut dire s'engager et faire des efforts ; et elles te font comprendre, à chaque fois, l'importance de ces efforts. Quelle est la profondeur des séquelles que le système laisse dans notre esprit ? Dans la vie communautaire, telle qu'elle est vécue dans les montagnes, tous les problèmes et les défauts créés par le mode de pensée dominant apparaissent clairement à notre conscience. Une collectivité de vie communautaire, un environnement révolutionnaire, se fonde sur une volonté commune de promouvoir l'humanité et de libérer les personnalités individuelles des contraintes des modèles de comportement dominants. Cette possibilité a réellement vu le jour ici. Le système dominant ne peut pas s'attaquer facilement à une assise ainsi bâtie. Bien sûr, des attaques militaires ont lieu, mais dans la lutte contre les conséquences idéologiques et psychologiques du mode de pensée, nous pouvons ici, par des efforts et un travail sérieux, créer une nouvelle conscience.

C'est pour cette raison que je suis venu ici, à l'académie, de mon propre chef. Autant j'avais pu atteindre une évolution de la pensée dans la pratique, autant je sentais le besoin de venir dans ce lieu particulier. En effet, l'académie crée un environnement où l'on travaille intensément et concrètement à la prise de conscience de ses propres modes de pensée dominants et où l'on œuvre en même temps à une alternative. Cela se fait dans un environnement marqué par la vie en communauté, le travail en collectif, l'échange, tout est là : valeurs partagées et soutien mutuel. C'est dans les académies que l'amitié réelle est vécue le plus clairement.

Nous analysons, avec précision, les restes du système d'exploitation qui se manifestent dans le comportement d'un.e ami.e. Il n'est pas question ici de séparer l'individu de la communauté ou de demander à un individu de s'adapter aux caractéristiques du groupe. De par mon expérience, au sein de la gauche, je peux dire que nous n'avons pas réussi à résoudre cette contradiction. Trouver le bon équilibre entre l'individu, qui mène une lutte intérieure, et son entourage, afin qu'ils se renforcent et se construisent mutuellement. Accepter une personne telle qu'elle est et vouloir la protéger ne peut pas suffire - car chaque personne de cette société a appris à se comporter de manière autoritaire.

Que signifie la véritable amitié que nous voulons vivre et créer ici ? Nous ne considérons pas la personne que sur base de ce qu'elle est devenue ou de ce qu'elle donne à voir, mais en fonction de ses objectifs et de son potentiel. Notre approche consiste à développer chaque camarade en fonction de ses forces. En ce sens, nous nous critiquons mutuellement et nous nous efforçons d'appliquer des méthodes de développement de la personnalité. C'est pour cela que je suis venu à l'académie et c'est un combat intérieur très intense.

Grâce à ces efforts, nous posons les bases de cette existence. Nous sommes bien conscient.es du socialisme que nous voulons créer - à savoir une vie nouvelle, une vie aspirant à la liberté, une vie

égalitaire, qui considère l'être humain comme une richesse, qui reconnaît la valeur des acquis sociaux et qui s'inspire du potentiel de la société elle-même ainsi que des sagesses et des luttes menées.

Si nous voulons construire nos rêves et nos utopies, par où devons-nous commencer ? Par notre propre personnalité. Abdullah Öcalan insiste particulièrement sur les effets du patriarcat. Son analyse peut s'appliquer à l'ensemble de la civilisation hégémonique : si la masculinité patriarcale interne n'est pas surmontée, le socialisme restera toujours incomplet. Un socialisme qui ne va pas à la racine, c'est-à-dire qui ne commence pas par l'homme lui-même et qui ne crée pas une nouvelle personnalité, des personnalités libres, ne peut pas apporter de nouvelles conquêtes. C'est sous cet angle que nous évaluons le socialisme passé, les tentatives historiques qui ont eu lieu et leurs insuffisances.

Une société combattive et des précurseurs se sont manifestés, mais la racine du problème n'a pas été saisie : qu'est-ce qu'un homme libre ? C'est la question fondamentale. Quels sont les effets de la domination sur l'homme lui-même ? C'est le problème fondamental. Comme ces questions n'ont pas été traitées, le système lui-même s'est perpétué. Il n'y a pas eu de détachement vis-à-vis de la pensée dominante. Malgré le fait que tant de personnes aient donné leur vie dans cette lutte, que de grands efforts aient été déployés et que tant de sang et de sueur aient coulé, ces tentatives n'ont peut-être pas totalement échoué, mais elles n'ont certainement pas produit les résultats escomptés. Nous devons le reconnaître. La vie à l'académie est un effort pour se libérer. La révolution n'est pas quelque chose qui se fait d'un seul coup. Elle n'est ni un soulèvement isolé ni une victoire militaire, elle n'est pas possible ainsi. La révolution est un état persistant qui commence par un pas, par une décision : la décision de participer à la révolution et de se détacher du système dominant ; la prise de conscience que la vie que nous sommes forcée de vivre dans ce système est erronée et qu'il est nécessaire de construire quelque chose de nouveau.

La révolution commence peut-être par une révolte en chaque être humain, mais elle est en soi une condition durable. Si elle ne devient pas un processus qui s'aligne sur les circonstances existantes et futures, ce n'est pas une révolution. C'est une insurrection ou une révolte, mais pas une révolution. Souvent, cela a été mal compris historiquement et est ainsi devenu un écueil. Nous construisons nos fondations sur ce constat. Notre action future en dépend également et ne peut pas être prédite. Le chemin de la révolution ne peut pas être conçu et mis en œuvre selon un plan. L'histoire a montré que c'est impossible. C'est pourquoi les préparatifs que nous effectuons ici consistent à construire une personnalité militante. Que signifie une personnalité militante ? Nous devons être prêts à tout, comme l'exige la phase actuelle. C'est ainsi que nous créons une pensée holistique : la méthode pour comprendre la conjoncture actuelle, la signification historique et les dangers de la situation dans laquelle nous nous trouvons mais aussi ses potentialités.

Si nous vivons et comprenons les choses de cette manière, alors l'endroit où nous allons – dans quel pays nous travaillons, dans quelle partie du Kurdistan ou si cela se fait un autre continent – n'est de toute façon pas si important. Dans la pratique, il y a bien sûr des différences, mais ce qui compte, c'est la globalité : appréhender correctement nos idées, développer notre organisation, utiliser le bon langage, la bonne forme de communication et de critique – en ce sens, organiser correctement notre vie. Si nous mettons bien ces choses en œuvre, si nous nous efforçons d'avoir une bonne pratique, si nous apprécions la valeur de nos efforts et comprenons bien ceux de nos camarades, nous pouvons nous engager en conséquence. Ce qui est important c'est, notamment, l'effort et l'engagement de ceux qui sont tombés dans cette lutte. Si nous saisissons bien tous ces éléments, nous pouvons, en créant l'unité pensée – sentiment – action, créer des militants capables de mettre en œuvre tout ce qui sera nécessaire. Le déroulement de cette révolution, n'en est-il pas la meilleure des preuves ?

Une personne qui est claire dans sa volonté, qui relie réellement ses sentiments et ses désirs à la recherche de la liberté et la lutte juste pour révéler la vérité, peut tout réaliser ! Il y a des exemples dans notre mouvement et dans d'autres révolutions avant nous, il y a des dizaines de milliers d'exemples de révolutionnaires, de la manière dont ils agissent, des efforts qu'ils fournissent et de la manière dont ils sont engagés. C'est à la fois notre objectif et notre devoir de nous tenir debout et d'agir en conséquence. Voilà ce que je peux dire. Bonne chance à tou·te·s !





L'internationalisme et la question de la direction révolutionnaire³

Faire vivre un héritage de l'humanité

Partie 1 : Expériences et points faibles du mouvement de libération mondiale

La résistance à toute forme d'oppression et d'exploitation et la recherche de la liberté sont des réalités sociales qu'aucun système de domination n'a jamais pu effacer. Ces résistances sociales et ces luttes pour une vie dans la dignité, la liberté et l'égalité reflètent des valeurs humaines fondamentales, telles que la conscience et la morale, la culture collective de la mémoire, la responsabilité sociale, l'art de l'auto-organisation et de la gestion politique. Toutes ces luttes forment une unité, une histoire pour ainsi dire non écrite, à contre-courant de l'histoire de la civilisation centralisée et dominatrice - basée sur l'État, la domination de classe et l'appropriation des valeurs sociales, qui est en guerre depuis 5000 ans avec la nature, les sociétés libres et primitives, l'héritage de la culture matriarcale. Cette civilisation a toujours été contrainte à trouver les moyens de briser l'esprit de cet héritage social d'égalité et de liberté, d'anticiper la prise de conscience des sociétés soumises et leur émancipation.

3 Le terme allemand 'Führung' peut se traduire en français par 'direction' ou 'leadership'. Nous avons fait, finalement, le choix d'alterner les deux en cours de texte, n'arrivant pas à trancher et afin de faciliter la lecture.

Dans l'histoire, nous trouvons 3 grandes lignes de résistance sociale:

- Premièrement, il y a la **résistance morale et sociale**, dans la tradition des communautés combattantes à l'intérieur (esclaves révoltés, villes libres, paysans rebelles) ou à l'extérieur de la civilisation centralisée (indigènes, nomades).
- Deuxièmement, nous avons la **résistance intellectuelle et éthique** dans la tradition des prophètes, des saints, des philosophes, des femmes savantes, des alchimistes et des mouvements de foi qui en découlent.
- Troisièmement, on trouve la **tradition du marxisme-léninisme**, qui transforme la conscience de la résistance sociale historique en forme idéologique organisée et en lutte politique.

consolidation de l'État-nation comme nouveau modèle de pouvoir

Après trois cents ans de déploiement de puissance, le système de la modernité capitaliste a atteint un point culminant provisoire au XIX^e siècle avec l'industrialisme et le colonialisme. Les sociétés assujetties ont été soumises à un esclavage généralisé, à l'assimilation et au génocide. Avec la consolidation de l'État-nation comme nouveau modèle de pouvoir, la conscience sociale devait être liée au nouveau système de domination par la logique de la concurrence, la culture de la guerre et le chauvinisme, sur la base idéologique du nationalisme. Cette conscience se voit ainsi détournée de l'auto-défense sociale, de la résistance contre l'exploitation et l'aliénation culturelle.

C'est contre ce projet de civilisation centralisée et dominatrice que s'est développée la ligne socialiste de lutte de libération, sur la base des travaux philosophiques de Marx et Engels. Avec l'émergence de mouvements socialistes dans tous les pays industrialisés, l'idée de l'internationalisme est devenue une ligne stratégique de base. Contre la logique chauvine du nationalisme, de l'hostilité entre les peuples et la logique froide du capital mondial, l'esprit de l'internationalisme est devenu source d'espoir et d'utopie pour les opprimés. Cette lutte se poursuit depuis cent-cinquante ans avec l'appel : "Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !"

Crise des forces progressistes, libertaires et socialistes d'Europe

Lorsque nous avons commencé à marcher sur les traces de cet héritage de tradition révolutionnaire dans les années 1990 et 2000, les forces progressistes, libertaires et socialistes d'Europe étaient en proie à une crise profonde. Après l'effondrement du socialisme réel, le système de la modernité capitaliste, avec en tête un État national allemand nouvellement unifié, avait proclamé sa victoire et la fin de l'histoire. Une vaste opération était en cours contre la société allemande afin d'ancrer le régime néolibéral du travail salarié, la bureaucratie et l'État policier. En même temps, cela était idéologiquement dissimulé par un nationalisme attisé. Des bandes fascistes étaient en train de gagner du terrain. Les pensées et les espoirs qui se consacraient à la révolution et au socialisme se heurtaient à une contre-propagande massive et à la calomnie. Les anciens mouvements de libération nationale d'Europe en Irlande ('Irish Republican Army' - Armée républicaine irlandaise) et au Pays basque ('Euskadi Ta Askatasuna' - Pays basque et liberté) n'ont pas pu surmonter leur faiblesse idéologique et ont été isolés par le système. Les vestiges de la guérilla urbaine ont été contraints à la clandestinité ou ont déclaré leur autodissolution. L'héritage de 68 avait été en grande partie assimilé par le système (comme les mouvements féministes et écologiques) ou poursuivait son existence marginalisée (comme les milieux anarchistes et les groupes communistes sectaires) dans des niches et des sous-cultures.

L'héritage de l'internationalisme révolutionnaire comme source d'espoir et certitude de victoire

Sans utopies, la résistance et la lutte sont impossibles à long terme. Nous avons grandi dans ce climat social de génocide idéologique - un génocide qui était avant tout dirigé contre l'espoir, la foi, la résistance idéologique et morale de la société, en bref contre la possibilité de penser une autre vie. A cette époque, l'adhésion aux milieux de gauche se faisait souvent dans une attitude de rébellion, par rejet émotionnel de l'état de la société, comme une révolte contre l'inconscience et la froideur du système. L'affirmation morale et la résistance de la conscience nous ont naturellement conduit aux rangs du mouvement antifasciste et au rejet de tout chauvinisme national.

L'autodéfense antifasciste contre les bandes fascistes était notre mission de l'époque. Face à cette situation, l'héritage de l'internationalisme révolutionnaire est devenu pour nous une source d'espoir et de certitude de victoire, malgré l'immobilisme ressenti. D'une certaine manière, cette ligne universelle de résistance sociale constituait notre guide secret. Contre un système libéral, un régime administratif et policier qui tentait d'imposer une normalité trompeuse, la pacification et une vie d'aliénation, nous nous sommes ralliés à l'esprit de cette ligne internationaliste de lutte et d'affirmation des valeurs socialistes. Ce guide secret, encore inconscient et sans expression claire, devait finalement nous conduire jusqu'au cœur de la révolution du Kurdistan et nous amener à nous confronter à la question de la véritable orientation révolutionnaire.

Il est entendu que notre situation actuelle ne peut être comprise qu'au regard de l'histoire et des luttes sociales de tous les temps. Si nous nous engageons dans cette voie de combat pour une société libre, pour des valeurs humaines et socialistes universelles, si nous nous opposons à un monde de soumission et d'exploitation, nous devons comprendre que nous ne pouvons réussir qu'en nous reliant à l'expérience de toutes les luttes révolutionnaires qui nous ont précédés. De même que le système de la modernité capitaliste veut aujourd'hui établir son projet de soumission et d'exploitation à l'échelle mondiale, la lutte pour un autre monde, avec pour base une vie de liberté, d'égalité et de dignité, doit également être menée à l'échelle mondiale. La tradition de l'internationalisme révolutionnaire a produit dans l'histoire une multitude d'expériences et de valeurs qui ont encore une signification aujourd'hui et qui constituent des leçons importantes pour notre lutte et notre chemin. Nous pouvons revenir sur ces valeurs de résistance historique à l'aide de quelques exemples, afin de favoriser leur compréhension:

a) L'expérience de l'Internationale

Au XIX^e siècle, de grands mouvements ouvriers ont vu le jour dans les pays industrialisés d'Europe et d'Amérique du Nord. Au début du XX^e, lorsque les antagonismes entre les puissances impériales ont conduit au déclenchement de la Première Guerre mondiale, le système a eu l'occasion de massacrer des millions d'ouvriers sur le champ de bataille, anticipant ainsi une révolution socialiste.

Les forces réformistes de la social-démocratie s'engagèrent dans la voie de l'exaltation de la guerre et du chauvinisme national, se jetant ainsi dans les bras des forces impériales. En Allemagne, Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg ont défendu une position radicale de solidarité internationale et d'alliance de tous les travailleurs et opprimés contre le système capitaliste, contre la politique de guerre et la collaboration. La victoire de la révolution russe sous la direction des bolcheviks et l'organisation de l'Internationale communiste (Komintern) ont donné naissance, pour la première fois, à une organisation dirigeante qui s'est engagée à soutenir également les révolutions socialistes dans d'autres pays. Le paradigme du marxisme-léninisme basé sur la philosophie hégélienne souffrait du fait que l'idée de l'État-nation, sous la forme de la dictature du prolétariat, persistait dans le socialisme réel. Cette idée qu'une société puisse s'organiser sous la forme d'un État et ainsi évoluer vers la liberté représente, aujourd'hui encore, l'une des plus grandes erreurs de la tradition marxiste. L'orientation étatique et le principe du 'socialisme dans un seul pays' de Staline ont rapidement transformé le Komintern en un outil de pouvoir entre les mains d'un État industriel qui l'utilisait pour défendre ses intérêts diplomatiques, politiques et militaires. D'innombrables militants et révolutionnaires, attachés à l'idée de l'Internationale, ont été victimes de la politique de puissance de Staline, qui a trahi les valeurs internationalistes et livré des centaines de communistes à l'Allemagne nazie.

b) L'expérience de la guerre civile espagnole et des Brigades internationales

En 1936, les sociétés espagnoles se sont engagées dans une vaste résistance contre le coup d'État militaire des fascistes. La réponse des travailleurs, des paysans et des femmes à la tentative de putsch fut la révolution sociale basée sur l'auto-organisation anarchiste. Un système de conseils et des milices d'autodéfense ont vu le jour ; à l'appel du gouvernement antifasciste du parti socialiste et du Komintern, des milliers de communistes et de socialistes ont afflué dans le pays pour rejoindre les Brigades internationales. La défaite des forces antifascistes peut être résumée en deux points : au lieu de promouvoir la révolution, la mobilisation sociale à grande échelle et l'organisation de l'autodéfense par des milices, le

gouvernement socialiste a persisté dans une politique conservatrice et centraliste qui prônait "d'abord la victoire sur les fascistes, ensuite la révolution sociale". De cette manière, les acquis de la révolution ont été éliminés et placés sous le contrôle du gouvernement, affaiblissant ainsi la capacité de résistance de la société. Deuxièmement, le rattachement des Brigades internationales au gouvernement socialiste et la pratique du Komintern, sous la direction de Staline, comme arme diplomatique ont scellé le destin de l'Espagne au niveau de la politique du pouvoir interétatique. En raison du rôle à double tranchant des Brigades internationales et de la décomposition des forces antifascistes par le biais de cette politique de pouvoir de l'État en interne et au niveau international, l'Espagne est devenue à la fois une expérience douloureuse et un exemple significatif de la lutte de libération internationale.

c) La libération nationale et la révolte de 1968

Après la Deuxième Guerre mondiale, des mouvements de libération nationale contre l'occupation coloniale ont vu le jour dans un grand nombre de pays d'Amérique latine, d'Afrique et d'Asie. Cette phase de la lutte de libération internationale a permis d'acquérir des expériences théoriques et pratiques importantes ; ces guerres ont permis de remporter des victoires significatives contre l'hégémonie impérialiste et les armées d'occupation. Dans les années 60 et 70, un esprit internationaliste s'est développé, qui a donné confiance en soi et force de résistance aux sociétés sous occupation et domination étrangère.

La conscience de l'unité de toutes les luttes de libération s'est également manifestée dans l'alliance des forces progressistes et socialistes au sein de la métropole, qui sont entrées en relation avec les mouvements de libération anticoloniaux dans un esprit de solidarité et de soutien mutuel et qui, grâce au soutien de l'Union soviétique, ont constitué un contrepoids à l'hégémonie des principaux États capitalistes. La stratégie de guérilla de Mao avait mené la Révolution chinoise à la victoire. La manière de mener la guérilla en tant que guerre populaire prolongée, la forme d'organisation et les tactiques qui lui sont propres sont devenues la recette du succès des sociétés opprimées dans leur lutte pour la libération contre des armées d'occupation technologiquement supérieures.

Les frères Raúl et Fidél Castro ont prouvé à Cuba que le concept de guérilla était transposable. Comme la guérilla tire sa force des collectivités villageoises et de la base communautaire de la société, qu'elle s'organise de manière décentralisée et, surtout, qu'elle donne forme à la soif de liberté et à la volonté d'autodétermination, les armées d'occupation n'ont pas pu résister longtemps dans de nombreux pays. Pour soutenir le 'Front de libération nationale' (FLN) en Algérie, de vastes réseaux de soutien ont vu le jour pour la première fois en France. En lien avec la lutte de libération en Algérie, les travaux du psychologue Frantz Fanon sont particulièrement importants ; son œuvre "Les damnés de la terre" constitue un manifeste de libération anticoloniale. Il s'est surtout consacré à l'étude des effets psychiques de la domination coloniale et a travaillé sur les stratégies de libération. Seule l'expression d'une identité propre et d'une conscience collective de la résistance permet de surmonter la psychologie de l'esclavage et d'obtenir une libération durable. C'est à partir de son expérience du travail d'éducation sociale au Brésil que Paulo Freire a développé son concept d'éducation comme pratique de la liberté.

Il est particulièrement important de comprendre comment les résistances et les expériences de lutte pour la liberté de cette époque se répondent, se renforcent mutuellement et créent une conscience internationaliste d'unité. Avec la guerre du Vietnam et la révolte de la jeunesse de 1968, cette époque de lutte pour la libération atteint son apogée. L'unité de la lutte dans la métropole (dans les pays industrialisés d'Europe occidentale et d'Amérique du Nord) et dans les pays sous occupation coloniale fonde une conscience commune de la possibilité d'une libération globale. La constitution d'une armée par le peuple vietnamien et le développement de la guérilla urbaine constituent des expériences importantes et un approfondissement de la ligne stratégique militaire de la contestation. Les luttes et les tentatives de 68 ne représentent alors pas seulement la recherche d'une alternative au système de domination capitaliste, mais tentent également de trouver de nouvelles voies face aux erreurs et aux défauts du socialisme réel et de l'Union soviétique. Parmi les tentatives de cette époque, seul le PKK a pu s'affirmer, devenir une force durable et développer son propre principe de direction révolutionnaire.

Les victoires militaires des mouvements de libération nationaux n'ont pas pu anticiper une appropriation et une incorporation par le système capitaliste ; les mouvements de libération se sont fondus dans le modèle d'État-nation de la modernité et n'ont pas pu opposer d'alternative sociale à la mentalité et à l'organisation dominatrices. Les mouvements de la métropole comme le Black Panther Party, les Brigades rouges et les dernières générations de la RAF ont pu être isolés en l'absence de zones de repli et ont fini par se décomposer sous les assauts des programmes anti-insurrectionnels des services secrets.

d) Avancée du néolibéralisme et mouvement antimondialisation

Dans les années 1980, les principaux États de la modernité capitaliste ont commencé à mettre en œuvre leur concept de domination néolibérale mondiale, qui vise à s'appropriier et à intégrer tous les aspects de la vie sociale dans l'ordre du capitalisme financier. La politique de la 'ceinture verte'⁴ et la création d'un islam politique ont été promues en tant que nouveau projet de contrôle global – dans les années 1980 comme endiguement de l'Union soviétique, qui s'était figée dans le bureaucratisme et le conservatisme, et après son effondrement comme projet de réorganisation globale. Avec la création de Gladio⁵, des programmes secrets de l'OTAN ont été mis en place pour lutter contre les insurrections, notamment en Allemagne, en Italie et en Turquie. En Amérique latine et ailleurs, des contre-révolutions ont été menées par des campagnes militaires, des stratégies de guerre paramilitaire et avec l'aide d'agents. A quelques exceptions près, comme le mouvement de libération du Kurdistan et la guérilla colombienne, les forces révolutionnaires du monde entier se sont retrouvées sur la défensive. Les forces de gauche de la métropole ont surtout tenté, par des travaux théoriques et des analyses, de penser des alternatives, d'assimiler et de surmonter les erreurs des tentatives révolutionnaires précédentes. Les principaux pays du G8 ont fait avancer leur projet d'hégémonie mondiale lors de sommets, contre lesquels un mouvement altermondialiste s'est formé sous la

4 Nom donné à la stratégie des USA visant à construire, après la II^e guerre mondiale, une *ceinture verte* (couleur associée à l'Islam), au sud de l'URSS, de régimes/groupes religieux constituant une barrière au communisme. Cela mena au soutien d'organisations islamistes dont celle d'un certain Oussama Ben Laden.

5 Nom de la branche italienne du réseau d'unités clandestines de l'OTAN menant des actions contre-révolutionnaires en Europe et dans le monde depuis la fin de la II^e guerre mondiale, dont des attentats terroristes. L'existence du réseau fut dévoilée par le premier ministre italien Giulio Andreotti le 24 octobre 1990.

forme de contre-sommets (comme le 'Forum social mondial' de Porto Alegre) et de manifestations. Malgré tous ses efforts, le mouvement anti-globalisation n'a pas réussi à formuler une alternative durable, à développer une autoprotection efficace ou à surmonter son propre caractère protestataire. Le réseau Peoples' Global Action et son modèle d'organisation constituent une expérience importante. Un réseau de comités nationaux et régionaux a été créé au niveau mondial afin de coordonner et concerter les mobilisations de contre-sommets et les discussions sur les perspectives. Ce réseau a réuni des mouvements très divers, allant des communautés indigènes, des aborigènes australiens et des communistes indiens aux anarchistes européens, aux féministes russes et aux écologistes canadiens. En raison de son potentiel à former une nouvelle force internationaliste, le mouvement et ses principaux militants ont été confrontés à une attaque généralisée, à la torture de la police et des services secrets lors des manifestations du G8 à Gênes, en Italie, ce qui a étouffé le mouvement dans l'œuf avant qu'il ait pu prendre une forme bien définie.

e) Le soulèvement zapatiste et le tournant décisif de la 'société naturelle'

Lorsque l'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN) s'est soulevée au Nouvel An 1994 dans le sud-est du Mexique, elle a immédiatement attiré l'attention de l'opinion publique mondiale. Le soulèvement zapatiste a débuté le jour même de l'entrée en vigueur de l'Accord de libre-échange nord-américain (ALENA) entre les États-Unis, le Canada et le Mexique, et a ainsi acquis la force symbolique d'une lutte de dignité et d'espoir contre un système de domination totale, d'esclavage et d'exploitation néolibérale. Le soulèvement, qui s'appuie sur les communautés villageoises indigènes rurales, puise ainsi sur une profonde tradition mythologique de sociabilité naturelle et sur 500 ans de lutte contre l'assujettissement colonial, l'exploitation et le génocide. Il s'inspire, avant tout, de la lutte d'Emiliano Zapata lors de la révolution mexicaine de 1910-1920, en tant que modèle et homonyme, il représente la direction révolutionnaire des opprimés. Les zapatistes tirent leur force de l'association des valeurs communautaires et de la sociabilité naturelle avec la philosophie socialiste, une structure organisée de militants, la lutte de guérilla et le système de milice comme concept d'autodéfense.

Contre le gouvernement mexicain néolibéral et aligné sur les États-Unis (le "mauvais gouvernement"), le mouvement a mis en place son propre système d'autonomie démocratique composé de conseils, de municipalités, de mouvements de femmes, de systèmes d'éducation et de santé, sous le nom de "bon gouvernement".

Le soulèvement de 1994 a été précédé de dix années d'organisation et de préparation secrètes. A partir d'une pensée inspirée de la réalité sociale et des traditions mythologiques, des principes d'autogestion ont été développés, basés sur l'inclusion et le changement intégral, exprimés par des principes tels que "avancer en posant des questions" (comme méthode d'unité entre théorie et pratique) et "commander en obéissant" (comme principe de direction et de responsabilité). La lutte des zapatistes se fonde à la fois sur un profond héritage culturel indigène et sur l'identité qui y est liée, ainsi que sur de larges alliances nationales, régionales et internationales contre le système de civilisation centralisé et dominateur.

L'"Autre campagne" a marqué le début d'une mobilisation nationale pour la démocratisation du Mexique. Il convient notamment de souligner la façon dont les zapatistes utilisent consciemment et de manière créative les médias, la visibilité et la clandestinité comme mécanisme d'autodéfense, outil d'alliance et source d'inspiration pour les mouvements du monde entier, en tant qu'arme stratégique. Depuis 2013, le projet de "petite école" a permis de créer des académies internationalistes en territoire zapatiste, des séminaires sur l'autonomie et l'expérience révolutionnaire ont été organisés via Internet pour les alliés du mouvement. La lutte zapatiste joue, à cet égard, un rôle stratégique pour les sociétés latino-américaines.

La fonction et la position du Mexique vis-à-vis des États-Unis sont comparables à la fonction et position de la Turquie vis-à-vis de l'UE sur le plan de la stabilité. La tentative du système d'étouffer la lutte zapatiste par des projets économiques visant la base sociale du mouvement et par une guerre de basse intensité menée par des forces contre-révolutionnaires ('contras') est donc féroce. Malgré toutes ces tentatives, les zapatistes résistent et représentent, aujourd'hui, l'un des projets les plus importants et les plus en vue pour la construction d'une modernité démocratique.



L'internationalisme et la question de la direction révolutionnaire

Faire vivre un héritage de l'humanité

Partie 2 : Continuité de la lutte de libération internationaliste et la question de la direction révolutionnaire

Nous voulons montrer, ici, la continuité et la richesse d'expérience de la lutte de libération internationaliste. La tradition de l'internationalisme révolutionnaire représente en quelque sorte la voie consciente des résistances sociales historiques et de leur actualisation. Dans la pratique, la lutte pour la liberté a toujours été internationaliste. En particulier, la riche tradition de résistance des sociétés du Moyen-Orient, depuis Zarathoustra, Babek et les Churramites jusqu'à l'attitude de Mahir Çayan⁶ et la révolution au Kurdistan, témoignent de manière impressionnante de cette lignée millénaire de lutte sociale pour la liberté. La prise de conscience des valeurs et des acquis, des expériences et de l'unité de ces luttes internationales constitue la base d'une conscience socialiste et du projet d'une modernité démocratique. La question de la direction révolutionnaire qui peut aider une société à se renouveler elle-même a fait l'objet de discussions et de controverses dans toutes les tentatives et tous les réveils de la lutte pour la liberté depuis l'émergence du mouvement socialiste.

6 Mahir Çayan fonde fin 1970 le Parti-Front de libération des peuples de Turquie (THKP-C) qui prône la propagande armée face à la ligne plus légaliste du Parti des Travailleurs (TIP). En mai 1971, il organise l'enlèvement et l'exécution de l'ambassadeur israélien, Efraim Elrom. Arrêté quelques jours plus tard, il s'évade après 6 mois et est tué le 30 mars 1972. Il avait 26 ans.

Une société en lien avec son héritage culturel, disposant de critères moraux et d'une conscience politique, est en mesure de se diriger elle-même, d'organiser ses besoins fondamentaux et son auto-défense, de rendre la vie sociale possible de manière durable. Une société qui n'a pas la force de se diriger elle-même est toujours exposée à la soumission, à l'occupation, à l'exploitation, à l'aliénation, à l'assimilation et au génocide.

Les systèmes de domination, de tout temps, se sont, sans cesse, efforcés d'aliéner la société de son pouvoir d'autogestion, de la maintenir inconsciente afin de l'instrumentaliser à des fins personnelles. La première et la plus véhémente des attaques du système a toujours visé la femme et son rôle social en tant que leader naturel, autorité morale et centre organisationnel. La forme la plus ancienne de leadership social est incarnée par la femme. Dans toutes les résistances et mouvements de renouveau social, le rôle de la femme a été prépondérant, et le succès de ces luttes était lié à la participation et à la force de la femme. De même que le degré de liberté d'une société se mesure à la liberté de la femme, tout projet de domination doit d'abord soumettre la femme afin d'anéantir la force d'autodéfense morale de la société.

La résistance des esclaves révoltés, des communautés nomades et indigènes est une forme de résistance culturelle qui repose sur les valeurs de l'autogestion communautaire originelle et sur le souvenir d'une vie digne. La résistance religieuse et la tradition des mouvements prophétiques se fondent sur l'affirmation de valeurs morales et d'un mode de vie éthique qui remet en question la totalité de la domination. Les deux lignes historiques, la tradition de résistance communautaire et la tradition de résistance idéologique, n'ont pas été en mesure de résister durablement à l'accaparement et à l'assimilation par la domination étatique centralisée.

La philosophie marxiste et les mouvements socialistes ont tenté de poser la question de la direction révolutionnaire sur des bases politiques et organisées conscientes; avec l'idée du parti communiste en tant que force d'initiative organisée et la dictature du prolétariat, l'idée de la direction révolutionnaire a été pour la première fois délibérément posée comme une question stratégique.

La question de la direction révolutionnaire

Le problème fondamental de tous les mouvements révolutionnaires et la question de leur succès durable tournent autour de la direction révolutionnaire – aucun des mouvements précédents n'a été à l'abri d'être livré au système, car cette question est restée sans réponse. Le principe de la direction révolutionnaire représente à la fois l'objectif et la stratégie de lutte d'un mouvement social révolutionnaire, il détermine la forme d'organisation, les orientations politiques et les tactiques de lutte. Bien que la philosophie anarchiste formule clairement l'objectif d'une société libre, morale, communaliste et fondée sur des valeurs, les mouvements anarchistes ont eu du mal, dans la pratique, à affirmer durablement l'unité organisationnelle, la stratégie à long terme et l'autodéfense, à transformer leurs luttes en un renouveau social durable. La défaite de la révolution espagnole, conséquence de l'intervention et de la récupération de l'État, témoigne en ce sens. Le problème de la défense et de la conduite révolutionnaire durable se reflète également dans l'expérience de la révolte de 68 : les personnalités dirigeantes des mouvements, tant en Turquie en la personne de Mahir Çayan, Ibrahim Kaypakkaya et Deniz Gezmiş, qu'en Allemagne en la personne de Rudi Dutschke⁷, ont été éliminées par la provocation et les attentats, ce qui a entraîné la perte de l'initiative pour les mouvements. Le caractère fragmenté de la gauche allemande comme de la gauche turque est le résultat de la perte de leur propre leadership.

Dans la tradition du marxisme-léninisme, la question de la direction révolutionnaire était liée à l'appropriation du pouvoir central et à la prise en main de l'État. Adopter la forme d'organisation étatique signifiait objectivement toujours continuer à emprisonner la société dans des formes statiques et l'aliéner de sa propre force de prise de conscience et auto-correction morale (le pouvoir central, que ce soit sous la forme de l'État-nation bourgeois ou de la dictature du prolétariat, signifie toujours pour la société être contrainte à la passivité et à un cadre organisationnel légal). En conséquence de l'étatisme, le socialisme réel a transformé les révolutions sociales et les sociétés luttant pour une libération anti-impériale, de la Russie au Vietnam.

⁷ Ibrahim Kaypakkaya : fondateur de l'organisation parti communiste de Turquie/marxiste-léniniste (TKP/ML).
Deniz Gezmiş : un des fondateurs de l'organisation armée THKO (Armée de libération du peuple de Turquie).
Rudi Dutschke : leader du mouvement étudiant d'Allemagne de l'Ouest en 1968, fondateurs du parti 'Les Verts'.

Leurs appareils bureaucratiques ont rétréci et bloqué la quête d'articulation et de pleine liberté de la société. L'expérience du Printemps de Prague, mouvement culturel et communautaire réprimé par l'Armée rouge en 1968, constitue, à cet égard, un exemple saisissant et néfaste. Un autre problème de la philosophie marxiste réside dans la conception de l'objectif d'une société socialiste : le progrès historique suit l'idée d'un mouvement rectiligne vers l'avant, qui mène nécessairement du capitalisme au socialisme. La conception de l'histoire du marxisme n'a pas su dépasser la philosophie hégélienne. Elle n'a donc pas été en mesure de définir correctement cette ligne de tension entre la modernité centralisée/dominatrice et la voie de la société historique, contrepoint permanent, en opposition à cette modernité civilisatrice. En quelque sorte, le malheur de la philosophie marxiste réside dans le fait qu'à l'époque où les travaux de Marx et d'Engels en anthropologie et en archéologie ont vu le jour, l'état de la recherche et les connaissances sur les sociétés naturelles et le néolithique, en tant que source du devenir social et culturel, n'étaient pas très avancés. Ce vide de connaissances historiques a entraîné des lacunes dans la compréhension de la société, notamment concernant son caractère 'originel'.

Une société conçue comme une collectivité communaliste est capable de s'autogérer sur base d'une mémoire morale commune et d'une organisation politique confédérale, sans superstructure étatique. Le paradigme du marxisme était donc ouvert aux malentendus : en particulier sur la position de la femme comme source centrale de la force sociale ainsi que sur la compréhension de la liberté et l'égalité. La lutte pour la libération sociale et la prise de conscience consiste, en quelque sorte, à négocier le mode de direction correct. Dès lors, la question du mode de vie adéquat, dans une perspective collective comme personnelle est primordiale. Une gouvernance socialiste doit se montrer plus ferme que celle du système, qui cherche à assimiler et pacifier la société. Une direction socialiste doit donc transmettre une compréhension correcte de la réalité sociale et, en même temps, une méthode durable et significative de compréhension de la vérité. Avant toute chose, une approche révolutionnaire du leadership doit incarner un mode de vie qui transmette aux militants des principes et des critères de conduite au quotidien.

Sur ce point, à peu près tous les mouvements de gauche classiques (à l'exception de quelques leaders naturels) ont été durablement soumis à la force d'attraction et de direction du système. Il est essentiel de prendre conscience qu'un mode de vie qui n'est pas capable de développer une compréhension correcte de la lutte, du socialisme et de la vérité ne peut pas résoudre le problème d'une société aliénée et dominée. Un mode de vie qui reste dans une attitude purement oppositionnelle et qui ne peut pas mettre en œuvre son propre paradigme de collectivité socialiste prolongera objectivement la situation de domination/aliénation et contribuera à soutenir le système. De nombreux courants et mouvements de gauche classiques, tels que les mouvements féministes et écologistes, la gauche académique et, last but not least, la version étatiste de la modernité, se sont retrouvés dans la position d'apporter une nouvelle énergie au système de la modernité capitaliste. Malgré leurs intentions révolutionnaires, ils n'ont pas su opposer une alternative profonde et holistique aux modalités directives du système. Le socialisme réel était ainsi condamné à prolonger la crise du système de la modernité capitaliste de plus de cent-cinquante ans.

L'expérience communautaire et les essais de vie alternative sont empêchés

Depuis l'offensive du système de la modernité capitaliste pour affirmer et développer sa propre hégémonie et le passage au capitalisme financier au début des années 1970, il a développé la modalité directive du biopouvoir. Cette méthode ne s'appuie plus, comme auparavant, principalement sur l'exploitation de la plus-value sociale par la production industrielle, mais vise à transformer tous les domaines de la vie sociale en sources d'accumulation de capital. De l'influence sur le désir social aux relations interpersonnelles en passant par l'éducation, la santé et l'art, la vie elle-même est transformée en marchandise et soumise à la logique du capital. La direction du biopouvoir est surtout perceptible comme commandement financier de l'omniprésence de l'argent qui oriente les échanges sociaux jusque dans les relations amicales et familiales. De cette manière, un mode de vie individualiste et égoïste, anticommunautaire, est imposé à la société. Le système crée une culture totalitaire des valeurs matérielles qui transforme toute valeur sociale et toute signification de la vie communale en quelque chose de mort, de purement matériel.

Il recouvre le tout d'une absence de culture propre à la consommation sans limites. La vérité (en tant que catégorie de la pensée, de la perception de la réalité) est étouffée dans les limites du purement matériel, du mesurable et du scientisme positiviste. La vie perd toute singularité, dépourvue de mystère et de quête, elle devient une simple gestion du quotidien et du banal. Le vide laissé dans nos vies par ce type de vie forcée depuis les années 1990 a suscité en nous une insatisfaction face à l'existant et nous a mis en mouvement. Nous cherchions des réponses et des moyens de mener la lutte appropriée pour la libération, de mener une vie digne de ce nom. Nous étions conscients du caractère répugnant du système, mais le caractère insaisissable de la domination du libéralisme et son hégémonie idéologique nous empêchaient de penser à de véritables alternatives.

Le mode de vie libéral, le carriérisme forcé, l'opportunisme et l'individualisme empêchent toute expérience communautaire et condamnent toute tentative de vie alternative à l'isolement et à la marginalité. Nous avons cherché des issues en explorant les luttes internationalistes historiques, la théorie révolutionnaire et les formes de vie et de culture en dehors de la métropole européenne. Comme il est dit : il est difficile de penser librement à l'ombre des forteresses et des cathédrales et sous le contrôle policier des sbires du système. Nous avons quitté notre ancien monde.

Toute recherche de liberté, toute tentative de compréhension profonde nous ramène à la source. C'est ainsi que notre quête nous a menés jusqu'en Mésopotamie, le lieu de la première grande révolution de l'humanité, la source du devenir culturel, de la révolution du langage, de la pensée et de la sédentarisation. Nous avons appris que la tradition de l'internationalisme révolutionnaire s'était perpétuée dans les montagnes, les plaines et les villes du Kurdistan, où la lutte pour une société socialiste avait été associée à la résistance de l'ancienne société naturelle, où la force de la femme et la culture de la déesse mère étaient encore à pied d'œuvre. Surtout, nous avons rencontré, dans la lutte du PKK et en la personne d'Abdullah Öcalan, une direction révolutionnaire profonde qui laissait loin derrière elle les limites des mouvements de gauche classiques et incarnait la possibilité d'une véritable vie révolutionnaire.

Les racines culturelles et la résistance sont censées être brisées

Dans ce contexte, l'émergence de la direction révolutionnaire sous la forme du mouvement kurde ne peut évidemment pas être séparée de la forme actuelle du projet de domination de la modernité capitaliste. De la même manière, ce n'est pas un hasard si la recherche d'une issue à la crise sociale de l'Europe conduit à la Mésopotamie (le cœur historique de la révolution néolithique entre l'Euphrate et le Tigre). L'émergence d'une direction révolutionnaire au Kurdistan est une réponse à l'attaque même du système.

L'offensive de la modernité capitaliste contre le Moyen-Orient représente la dernière et la plus actuelle vague d'attaque du système, après avoir imposé son leadership sur les sociétés d'Europe et d'Amérique du Nord, au cours des quatre-cents dernières années. Le système de la modernité capitaliste est toujours contraint de favoriser l'accumulation de capital et d'alimenter le système en nouvelles ressources. Après l'ère coloniale et l'assujettissement colonial de trois continents depuis le XVI^e siècle et avec l'industrialisme du XIX^e, il ne reste à l'ère du capitalisme financier que les sociétés et les territoires du Moyen-Orient qui ne soient pas totalement intégrés dans le système de régime de production et de création de valeur. Le principal obstacle à l'implantation de ce système dans la région est la culture sociale profondément ancrée, qui remonte au néolithique et à la culture des idées qui s'en est suivie. Les leaders de la modernité (notamment les principaux pays de l'OTAN, à savoir les États-Unis, la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la France, ainsi que les institutions supranationales) sont très conscients du fait que les sociétés du Kurdistan sont, dans une large mesure, la racine et la source de l'ancienne culture basée sur des valeurs non-étatiques. Depuis deux-cents ans (à partir de la campagne d'Égypte de Napoléon et de l'établissement d'un contrôle de fait sur la politique de l'Empire ottoman), une vaste guerre stratégique, d'intensité variable, est menée contre les sociétés de la région, visant à couper les racines culturelles de la Mésopotamie et à briser leur résistance.

Au cœur de cette attaque stratégique se trouve la question kurde, qui a pris sa forme actuelle avec la division de la société et des territoires kurdes suite à la réorganisation de la région après la 1^{ère} Guerre mondiale.

L'écartèlement du Kurdistan en quatre États-nations a marqué le début d'une vaste politique génocidaire, dont les sociétés arménienne, araméenne et assyrienne de la région ont également été victimes. Entre 1925 et 1940, l'attaque contre la société kurde a pris la forme de génocides physiques (se terminant par le massacre de Dersim), puis, à partir de 1940, d'un régime de génocide culturel. La culture des idées du Kurdistan et son autonomie sociale devaient être complètement détruites. Le traumatisme du génocide et la fracture de la volonté sociale devaient étouffer sa force politique d'auto-organisation.

L'objectif de génocide culturel du régime était d'anéantir la langue kurde, la mémoire collective, la mentalité culturelle. Il avait été jusqu'à prévoir la destruction de la culture villageoise - agricole et de la culture d'élevage nomade, afin d'arracher l'identité sociale à la racine. Les femmes kurdes, en particulier, ont été la cible d'une politique génocidaire sous forme de rééducation, de façon à débiter l'aliénation culturelle avec le rôle éducatif de la mère. La migration forcée vers les villes et les changements démographiques devaient permettre d'intégrer dans le système de création de valeur une masse de personnes aptes à travailler, aliénées de leur propre culture.

La structure des États-nations de la région et l'ancrage d'idéologies modernistes comme le nationalisme attisé et le fondamentalisme religieux (surtout sous la forme d'un islam politique) ont pour but de soutenir la politique culturelle génocidaire et la transposer jusqu'à la base de la société. Le gouvernement turc AKP agit ainsi comme agent d'un projet de front politico-islamique néolibéral de l'Occident, qui doit porter cette transformation au cœur de la société. Nous voyons que la question kurde et le génocide culturel sont eux-mêmes des résultats et des éléments stratégiques du projet visant à assurer la domination de la modernité capitaliste au Moyen-Orient. Les régimes néolibéraux en Turquie (AKP), dans le nord de l'Irak et le sud du Kurdistan (PDK) sont là pour assurer la direction du système sous la forme du biopouvoir. Le génocide et l'imposition du biopouvoir, c'est-à-dire l'intégration de la vie sociale dans la création de valeur capitaliste, sont les deux faces d'une même pratique. Le biopouvoir et le génocide se conditionnent mutuellement.

L'essence du socialisme est enfouie au cœur de la société naturelle

L'émergence d'une direction révolutionnaire au Kurdistan est la réponse dialectique au régime culturel génocidaire. Il s'agit d'une attaque visant à assurer une domination totale de la société. Avec la domination de la modernité capitaliste, la voie de la civilisation centralisée atteint un point culminant qui n'accepte pas la vie sociale en dehors de son propre contrôle et main-mise. Au regard de la véhémence de l'attaque, la direction révolutionnaire dispose pour s'y opposer de valeurs universelles de sociabilité, d'affirmation culturelle et de recherche de liberté. C'est à partir de la question kurde et des contradictions auxquelles sa société a été confrontée, suite à la décomposition culturelle, que la résistance, le réveil et la lutte se sont développés, en premier lieu en la personne d'Abdullah Öcalan. Dans sa socialisation précoce et son expérience sociale se reflètent les vestiges de l'héritage de la culture de la déesse mère, qui conserve une forte base de moralité et de conscience. Cependant, en raison de la crise palpable de la vie collective dans la société villageoise kurde, la quête d'Öcalan se dirige, dans un premier temps, vers la métropole pour y gagner une identité et une forme de lutte appropriée. Sa quête de liberté sociale et de connaissance de soi l'amène à se rattacher à la tradition de la lutte socialiste. Avec le temps, Öcalan réalise la synthèse idéologique entre la libération nationale et le socialisme. Dans la forme de direction révolutionnaire qu'Öcalan développe, nous devons clairement voir une unité entre une identité nationale indépendante et une recherche universelle de liberté/vérité, sous la forme d'une lutte pour une société libre et égale basée sur le socialisme.

L'insistance sur les valeurs culturelles/sociales 'originelles' et l'affirmation simultanée des valeurs de l'internationalisme révolutionnaire ne sont pas contradictoires, elles sont au contraire deux pôles complémentaires. Ainsi, dans le parcours et l'expérience d'Öcalan, la révolte de la jeunesse de 1968, qui s'appuyait sur un esprit internationaliste/utopique et la culture profondément ancrée de la Mésopotamie se rejoignent en une synthèse qui inspire rapidement confiance à la société. Un complot international, une action coordonnée de plus de 30 services secrets et la participation de toutes les grandes puissances mondiales, a conduit à l'arrestation d'Öcalan en 1999.

Il vise la force profondément ancrée de cette forme de leadership révolutionnaire, qui a acquis un caractère massif à travers le processus de construction du PKK, de sa lutte sociale et armée. Après le complot et la déportation sur l'île-prison d'Imrali, Öcalan résiste en théorisant les dimensions du régime culturel génocidaire et en faisant de vastes propositions pour résoudre la question kurde et le chaos au Moyen-Orient. Ses concepts d'organisation sociale en tant que nation démocratique, sous la forme d'une autonomie démocratique, pour surmonter la modernité capitaliste, qui représente le sommet de la civilisation centralisée et de la domination patriarcale, constituent une réponse globale au complot international. Dans les écrits d'Öcalan, le socialisme n'est plus, comme auparavant, le résultat du progrès de la modernité. Le socialisme est, en soi, une constante historique fondamentale et une caractéristique élémentaire de la société historique. Le noyau du socialisme est enfoui au cœur de la société naturelle et a poursuivi son existence dans l'histoire, en tant que vie communautaire, sous la forme de la société morale et politique. Celle-ci a toujours été internationaliste, pluraliste et égalitaire. Le paradigme de la modernité démocratique dans sa forme organisationnelle du confédéralisme permet à la société de prendre conscience d'elle-même, de conscientiser la liberté et la vérité sociales, de vivre ainsi le socialisme démocratique.

La direction révolutionnaire du mouvement kurde définit la lutte pour la liberté comme le changement et la réappropriation des valeurs historiques, de la socialité naturelle. Il s'agit d'une vision intégrale de la vie basée sur une troisième nature qui rétablit l'équilibre entre la nature et la société. L'internationalisme révolutionnaire joue ici un rôle stratégique pour créer une conscience socialiste, pour organiser des alliances au-delà des frontières avec d'autres forces révolutionnaires et pour défendre les sociétés. Dans le prolongement de la tradition de la lutte socialiste pour la liberté, la création de la personnalité militante constitue, pour la philosophie de la direction révolutionnaire, un élément fondamental et une force substantielle pour la reconstruction de la vie sociale. Dès le début, la conception du militantisme du PKK visait à surmonter les défauts du socialisme réel. Rendre à la société sa force et sa réalité originelles ne peut devenir réalité que grâce à des militants qui incarnent des valeurs morales, une conscience et une force d'initiative politique exemplaires.

Le militantisme signifie devenir une force de résolution des problématiques sociales qui découlent de l'influence du pouvoir et de sa domination sur la société. Le militantisme est une manière de mener sa vie qui met en pratique des valeurs morales radicales de solidarité, engagement et responsabilité. La conception du militantisme du PKK s'inspire, avant tout, de la ligne historique des prophètes, des saints et des derviches tourneurs. Elle actualise leur mode de vie ascétique, sous une forme révolutionnaire. La force de la conscience, l'effort, la lutte intérieure et le dévouement pour la société, la liberté et la recherche de la vérité sont des caractéristiques fondamentales. La vie militante consiste, en priorité, à réfléchir sur ses propres contradictions sociales de classe, de nationalité, de sexe. Pour les surmonter il faut s'y confronter.

La confrontation entre les sexes, en vue de créer une vie de partenariat libre et une véritable camaraderie non sexualisée, joue un rôle central dans la libération de la personnalité de l'emprise du système. La direction révolutionnaire incarne une unité idéologique (c'est-à-dire une conscience vivante) et un style de vie qui s'opposent à la forme de domination et de soumission du biopouvoir. La personnalité militante implique de socialiser son propre désir comme amour platonique et universel et d'incarner ainsi une attitude de conscience, de foi, de positivité et de force de résolution. Le militantisme implique surtout d'agir en fonction de la nécessité de la situation et du sens des responsabilités. La lutte socialiste doit d'abord être conduite à la victoire au sein de sa propre personnalité, non pas de manière individualisée, mais sous la forme d'une organisation révolutionnaire, d'un lien d'amitié et d'une alliance collective contre les régimes génocidaires de la modernité capitaliste. Le militantisme signifie ainsi l'incarnation de la révolution de la conscience et de l'esprit en son for intérieur. La construction de la personnalité et la mise en œuvre des valeurs militantes est certainement un processus d'apprentissage qui ne connaît pas de fin et dont la progression ne peut se faire qu'au prix de négociations collectives, d'échecs, du dépassement de ses propres limites et obstacles. C'est seulement ainsi que l'individu peut prendre conscience de sa propre force et apprendre à assumer ses responsabilités. Les militants qui suivent la direction révolutionnaire se doivent d'aider la société à sa prise de conscience. Leur mission est de l'aider à s'organiser politiquement,

de manière autonome, en dehors de l'emprise de l'État ; de l'aider à acquérir une force d'autodéfense, préparant ainsi les bases de la révolution sociale. La construction d'une personnalité militante est, en ce sens, liée à la création d'un parti révolutionnaire - au Kurdistan, au Moyen-Orient, ce rôle est joué par le PKK, qui met en œuvre le concept de direction révolutionnaire, sous la forme de guérilla et de militant.e.s.

Pratique internationaliste

La construction d'un leadership révolutionnaire en tant que mode de vie militant et idéologique est aujourd'hui une nécessité fondamentale pour les sociétés qui, sous l'influence du système, sont aliénées de leur socialité. Le concept de direction révolutionnaire, la résistance du Kurdistan et la question de la révolution mondiale forment une unité dialectique à notre époque. Ce rôle de guide dans la théorie et la pratique révolutionnaires, au niveau mondial, est, aujourd'hui, dévolu au Kurdistan. Il est devenu le centre de cette lutte, le dernier maillon actuel d'une chaîne de cent-cinquante ans d'essais socialistes et de tentatives de libération. Comme les méandres d'un fleuve, les expériences d'un siècle et demi d'esprit révolutionnaire sont liées entre elles, depuis la première grève de la faim des travailleurs aux États-Unis, la première Internationale en Europe, en passant par la Révolution chinoise, le Vietnam, la révolte de la jeunesse de 68, les révolutions d'Amérique latine, l'expérience de la guérilla urbaine, jusqu'à la résistance de Kobanê et la guérilla des montagnes kurdes.

Depuis le soulèvement zapatiste et la solidarité avec Kobanê, cette unité et ce potentiel global sont devenus palpables sous la forme d'une Internationale de l'espoir. Bien que les adhésions internationales à la révolution du Kurdistan soient encore peu nombreuses, l'isolement et l'encerclement, dans lesquels le système veut étouffer la culture et la résistance des sociétés de Mésopotamie, ont été brisés sur le plan des idées. L'esprit de la direction révolutionnaire, tant en la personne d'Abdullah Öcalan que sous la forme du combat du PKK sur base de l'héritage des martyrs de la révolution, est devenu le symbole de la lutte pour la libération universelle. L'intérêt et la volonté de comprendre la force de cette direction révolutionnaire sont devenus palpables dans le monde entier.

Transmettre et relier ces lignes de lutte, voir le potentiel de la révolution du Kurdistan à s'associer aux forces progressistes du monde entier constitue la mission de notre époque. Elle implique de revendiquer l'héritage de toutes les révolutions.

Qu'est-ce que cela signifie pour une pratique internationaliste contemporaine ? Nous pouvons mentionner quelques points sur la manière dont la tradition de l'internationalisme peut être reliée à la ligne de la direction révolutionnaire que le parcours d'Abdullah Öcalan et la lutte du PKK ont tracée.

a) Diffuser et discuter les écrits et la pensée d'Öcalan constitue une tâche fondamentale. La confrontation avec la pensée qui a produit la force la plus importante et la plus aboutie contre la modernité capitaliste constitue un effort nécessaire. Nous ferons ainsi avancer l'échange et le débat entre les forces progressistes et les sociétés combattives sur notre situation actuelle, l'héritage révolutionnaire, le potentiel et le danger du moment de l'histoire dans lequel nous nous trouvons. Nous devons bien prendre la mesure de ce moment de liberté, dans lequel nous pouvons décider de devenir nous-mêmes une force clairvoyante dans cette guerre en cours. En diffusant l'expérience au Kurdistan dans le monde entier par le biais des médias et des réseaux, nous pouvons créer un esprit de vigilance et d'engagement mutuel sur lequel une nouvelle alliance internationaliste peut se bâtir.

b) Ne pas accepter les frontières que le système veut nous imposer pour la création d'initiatives et de militance révolutionnaire est essentiel d'un point de vue organisationnel. Si nous voulons devenir une force capable de répondre aux attaques d'un système de domination mondial, nous avons besoin de liens forts avec des alliés et d'une organisation internationale solide. Face au chaos du Moyen-Orient et à la crise sociale de l'Occident, nous devons aujourd'hui reparler de la création d'une nouvelle Internationale. Une prise de conscience internationaliste de la lutte pour une vie digne est importante, en particulier dans les centres de la métropole occidentale. Une large base d'une nouvelle force socialiste peut être créée par l'auto-formation, la mise en réseau organisationnel, la défense diplomatique des luttes, au Kurdistan et ailleurs. Ce que les forces dirigeantes du système craignent par-dessus tout, c'est la

propagation de foyers de résistance dans le sillage du PKK, qui interagiraient entre eux, deviendraient une force sociale consciente d'elle-même et s'étendraient à d'autres pays. Comme en 1976, au Kurdistan du Nord (Turquie), il existe aujourd'hui la possibilité et la nécessité de diffuser la lutte révolutionnaire des régions de la révolution kurde vers les pays du Moyen-Orient et la métropole occidentale.

c) La participation internationale à la défense de la révolution du Kurdistan et de la renaissance du Moyen-Orient revêt une importance capitale, en particulier dans la pratique militaire. L'idée et le souvenir des Brigades internationales sont encore vivaces au sein des forces libérales européennes. La création d'une force militaire internationale signifie aujourd'hui la poursuite de cette tradition. Une participation dans les rangs des forces de défense du Kurdistan répond également à une mission et à une responsabilité de la jeunesse d'Europe et d'Occident. Sans la révolution au Moyen-Orient, une révolution dans les pays de la métropole occidentale ne sera, de nos jours, pas possible. Les adhésions internationales aux YPG/YPJ (Unités de défense du peuple/des femmes) au Rojava ont été un bon début, mais elles ont eu lieu, le plus souvent, tardivement et sont restées limitées en nombre (parmi les partisans de la révolution kurde, nombreux sont ceux qui ont fait preuve d'une déficience fondamentale dans la communication et l'évaluation de la situation.). Ces dernières années, des enseignements ont été tirés sur la manière dont l'organisation militaire internationaliste peut prendre forme. De nombreux internationalistes ont donné leur vie pour défendre la révolution du Rojava et la Fédération démocratique de Syrie du Nord - la poursuite de leur lutte est notre responsabilité, pour défendre les valeurs auxquelles ils ont donné naissance. La vigilance est de mise, en particulier dans la perspective d'une éventuelle révolution en Iran et au Kurdistan oriental, afin d'être à la hauteur du moment historique et d'opposer l'utopie d'une société libre au plus vieux des États du monde. Dans la mythologie des mouvements socialistes, il existe l'idée d'une guerre finale qui mettrait fin à toutes les guerres. Cette guerre prend la forme d'une guerre globale, dont le centre est aujourd'hui le Moyen-Orient et le Kurdistan. La voie de la direction révolutionnaire représente la solution à cette guerre et à la lutte pour une société libre.

L'expérience du leadership révolutionnaire constitue en ce sens, sans aucun doute, un héritage pour l'humanité. Si nous comprenons correctement que notre quête et la manière dont nous menons notre vie sont liées à la direction révolutionnaire, nous serons en mesure de vivre intensément en conséquence. Nous ferons ainsi le premier pas sur la voie de l'internationalisme révolutionnaire pour transformer cette guerre en une lutte pour notre libération. Cela demande du courage, de l'espoir et la volonté de dépasser toutes les frontières sur le chemin de la vie militante grâce à l'effort et à la force d'une conscience profonde. Cela implique, avant toute chose, d'insister sur le fait qu'un autre monde est possible !



Des montagnes libres du Kurdistan au sud-est du Mexique

En décembre 2018, dans les montagnes libres du Kurdistan, l'internationaliste et guérillero Michael Panser (Bager Nûjiyan) écrivait, à l'occasion du 25^e anniversaire du 'Soulèvement de la dignité' célébré par les résistants de l'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN) au Chiapas, au sud du Mexique: "Leur combat et nos combats ne font qu'un. Ils sont indivisibles et font partie d'une révolution globale qui, en ce sens, est une révolution culturelle : la lutte pour une autre façon de vivre".

Michael Panser est décédé, peu après, le 14 décembre 2018, lors d'un raid aérien de l'armée turque dans les zones de défense de Medya. Nous avons appris la nouvelle que bien plus tard.

L'EZLN est apparue aux yeux du grand public, pour la première fois, le 1^{er} janvier 1994, avec un soulèvement armé au Chiapas. Michael Panser en parlait en ces termes, depuis les montagnes kurdes...

vers une culture révolutionnaire de lutte globale pour la liberté

Dans une période d'incertitude et de chaos, l'esprit de la révolution recommence à circuler et s'ouvre une période où la force de l'imagination peut insuffler un nouvel espoir à la lutte. Les deux 'temps de la révolution' sont vivants, ils représentent notre mouvement, notre histoire qui se poursuit. L'un des temps est la longue lignée de lutte

pour la liberté, pour une société libre, qui a commencé avec Marx, la ligne de l'utopie socialiste, de la croissance lente et patiente, une accumulation d'expérience et de prise de conscience. L'autre temps est le temps de la révolte, le moment de la lutte, la fraction de seconde de l'histoire où tout est possible et qui préfigure le monde à venir - notre moment de liberté et d'action. Ces deux temps forment une unité, notre unité, les deux versants de notre histoire, de notre chemin. Ce sont les deux pôles de notre mouvement : d'une part la ligne de socialité historique, l'héritage de la communalité néolithique et de la recherche prophétique/ philosophique de la vérité ; d'autre part, la force créatrice des événements, celle qui a finalement ébranlé profondément la réalité dominante pendant un moment lors de l'insurrection de 1968 - une insurrection pas terminée, mais qui brille comme un feu secret jusqu'à aujourd'hui, devenant point de départ d'une nouvelle ligne de lutte. Cette ligne relie des mondes, des époques, crée des liens du Vietnam au Mexique en passant par le Kurdistan : nous sommes tous les enfants de ce moment d'espoir.

Les grands champs de bataille qui détermineront notre siècle sont tracés. C'est leur raison, la raison de leur système, qui menace, aujourd'hui plus que jamais, la vie sociale, la vie tout court sur cette planète. C'est la raison de l'homme dominant, la représentation positive de l'esprit rationnel qui a soumis la nature et façonné ce monde selon sa volonté - la création masculine du pouvoir. Nous avons fait la douloureuse expérience, et pas seulement à travers la dévastation de notre planète et l'horreur du meurtre industriel de masse perpétré par le fascisme, de ce à quoi peut mener le règne de la raison illimitée, une raison patriarcale, froide rationalité de l'homme blanc, opposée à la 'nature sauvage', aux 'sociétés primitives' et au féminin. Nous savons que cette raison qui morcelle, analyse, divise en classes et en hiérarchies, fragmente la diversité vivante, la transforme en objets morts et en matière première n'est pas le point culminant de la création culturelle humaine mais bien sa fin. Elle n'est point société du progrès mais bien désintégration sociale.

Voici notre utopie de société libre contre leur domination des États-nations, du capitalisme et de l'exploitation industrielle. Contre l'individualisme et la domination de l'argent, voici notre confédéralisme démocratique qui unit les communes. Contre leur absence de culture, l'assimilation et les génocides, contre l'exploitation, la destruction et l'aliénation, notre culture de la vie, l'esprit de la Commune, notre parti mondial, notre parti-pris.

Il s'agit de développer une culture démocratique qui donne vie à ces idées. Car la société libre n'est pas une idée abstraite. C'est notre manière concrète de vivre, notre façon de nous relier, au quotidien, à la lutte et à l'utopie. Notre culture est porteuse de sens, elle est vie et créativité, elle est prise de conscience, elle est empathie et compréhension ; elle est recherche, processus d'action, d'arrêt, de critique et de dépassement. Notre culture est auto-organisation, auto-défense, lutte commune, création quotidienne – un acte réfractaire/créatif, un acte social au-delà de l'exploitation et du travail mort. La culture résistante doit aujourd'hui prendre naissance dans le rejet radical de cette modernité capitaliste, dans la conscience et la volonté de nous approprier nos vies – rejet/création. La personne humaine n'est pas pour nous un individu isolé, et encore moins un homme solitaire. Nous savons que la personne est société, vie communautaire, vie organisée autour de la femme, de la conscience et de l'égalité, un sentiment et une pensée, une labeur et une lutte communes, une vie dans la dignité. Nous sommes les enfants de la lignée maternelle, la culture de la déesse mère qui est nature, société, vie, unité – une croissance, une fin et un devenir, une profondeur, une expérience et une sagesse, un désir qui ne s'éteint jamais. Cette culture est un mythe, un savoir. Elle est, de plusieurs millénaires, plus ancienne que le système qui nous fait face. Elle est aussi utopique que la force de notre imagination. Elle est aussi réelle que la résistance des sociétés historiques, des sorcières, des esclaves, des prophètes, des mouvements communautaires de tous les âges, aussi déterminée que les luttes des travailleurs, aussi dynamique que 68, aussi

souterraine, fluide et digne que les insurgés quelque part dans le sud du Mexique. Elle est portée par l'amour et la colère comme la guérilla dans les montagnes libres ; aussi timide et claire dans sa signification que la recherche tâtonnante d'un autre monde.

Il est vrai que nous sommes en guerre, mais ce n'est pas la guerre qui nous vaincra. Dans la vie, nous perdons si nous ne parvenons pas à développer une culture de résistance et d'autodétermination. La guérilla n'est pas seulement une force de défense d'un territoire ou de la vie dénudée. Elle se veut défense de la société et incarnation d'une culture de vie libre, de responsabilité et de signification, une force de créativité. C'est aussi la raison qui a fait de l'EZLN le symbole de la recherche d'une autre vie et qui a inspiré les chercheurs de liberté sur tous les continents. En ce jour de l'an, les résistants de l'EZLN célèbrent le 25^e anniversaire de leur 'Soulèvement de la dignité'. Leur combat et nos combats ne font qu'un. Ils sont indivisibles et font partie d'une révolution globale qui, en ce sens, est une révolution culturelle : la lutte pour une autre façon de vivre. Le temps est venu d'une nouvelle alliance. Contre leur modernité capitaliste, voici une nouvelle culture de la diplomatie, une internationale de l'espoir qui permette l'avènement d'une ère démocratique, d'une modernité démocratique.



!Autonomía , dignidad y alegre rebeldía!

Pouvoir et vérité

Analyse du pouvoir et de la pensée nomade comme fragments d'une philosophie de la libération

Dans mon étude des intersections entre les systèmes philosophiques de Michel Foucault et d'Abdullah Öcalan, je souhaite mettre l'accent sur trois notions ou idées centrales qui peuvent nous aider à élargir notre compréhension de la situation sociale actuelle, des mouvements de pensée et des possibilités d'action. Je pense que certains mécanismes de pensée simples, tels que nous les trouvons chez Michel Foucault, peuvent nous être d'une grande aide pour comprendre le nouveau paradigme et la pensée du mouvement de libération kurde, au sens d'une méthodologie et d'une épistémologie qui peuvent dépasser le cadre de la modernité capitaliste.

Les trois concepts sont :

- LE SYSTÈME DE PENSÉE, qu'Öcalan nomme pensée organisée et régime de vérité ;
- L'ANALYSE DU POUVOIR, ou une compréhension des systèmes et des sociétés ;
- LE PRINCIPE DE DIRECTION, qui est pratiqué par le mouvement kurde – la 'Rastiya Serokatî'.

Une compréhension de la gouvernementalité, telle qu'on la trouve chez Foucault, permet une compréhension primordiale des principaux traits du mouvement concernant l'éducation, l'organisation et la pratique de l'autonomie démocratique.

La pensée rationnelle caractérise la structure de notre perception, notre mode d'appréhension du monde et la manière dont nous articulons nos potentielles actions. Toute pensée s'inscrit dans une certaine systématique, un système de pensée. Elle crée du sens à partir duquel elle prend des décisions, elle établit des critères et se déplace dans un jeu permanent d'expérience, de critique et de changement. Chaque sujet, qu'il s'agisse d'individus, de collectifs ou de sociétés, est porteur d'expérience et peut devenir porteur de changement à partir d'une réflexion sur son propre mode de vie. Cela veut dire que nos actions se font sur la base d'une certaine forme de connaissance, sur la base de notre perception de nous-mêmes par rapport à la réalité. Notre perception et la base de nos actions opèrent au moyen d'accès subjectifs à la vérité. Ce sont des fragments d'une réalité avec laquelle nous entrons en contact de manière expérimentale⁸. Nos actions entraînent des effets de vérité, c'est-à-dire qu'elles modifient la réalité.

Avec la différenciation sociale au cours des millénaires, une diversité d'échelles, de mécanismes de pensée qui sous-tendent l'action humaine, est apparue. Il y a un jeu complexe au sein des sociétés, une négociation permanente entre différents régimes de vérité. Cela signifie que la diversité des approches de la vérité et des manières dont les sujets structurent et modifient leur réalité constitue la base de la diversité et de la créativité sociales.

Que serait alors la théorie politique ? La tentative de remettre en question son propre cadre subjectif et collectif de signification, de le déplacer si nécessaire et de révéler des possibilités d'action : une boîte à outils, expérimentale et toujours liée à ses propres intentions. Cela résume à peu près la manière dont Öcalan nous montre les possibilités d'interpréter l'histoire et d'écrire, de manière créative et fragmentaire, l'histoire de notre présent. Toute pensée, et donc toute théorie politique, qui se consacre à la nécessité d'un changement social, est stratégique.

8 Fragments que nous filtrons, interprétons et considérons comme vrais. Öcalan appelle cela les 'régimes de vérité'.

Notre pensée est indissociable de notre pouvoir d'action, de notre possibilité de changer la réalité par une action déterminée. La théorie politique est un travail sur la conscience, une prise de conscience du cadre d'action individuel et collectif et de l'accès à la réalité. Il y a donc un lien, un triangle, une tension entre savoir, pouvoir et vérité. C'est l'un des points centraux sur lesquels Foucault a insisté dans ses travaux. Sur base de la compréhension d'une situation, il est possible d'effectuer une série d'actions, d'utiliser son propre pouvoir d'action pour déplacer son propre rapport à la réalité, pour provoquer le mouvement et le changement. Chaque sujet a la capacité d'agir délibérément dans son propre cadre de perception. Il peut modifier les rapports au sein de son propre système, ou il peut, par la critique et la réflexion théorique, repousser les limites de sa propre perception et donc de ses possibilités d'action. Une pensée qui dépasse et déplace sa propre position : la pensée nomade, une pensée organisée. C'est sur ce premier point que Foucault et Öcalan se complètent et se comprennent mutuellement : **tout accès à la vérité est subjectif**, et toute tentative de traiter la réalité est instrumentale, elle nécessite une critique et un renouvellement permanents.

Cela veut dire, et c'est là que j'en arrive au deuxième point, que nous devons nous séparer d'une vieille idée qui pèse lourdement sur l'horizon de pensée de l'Occident : le pouvoir comme négatif, comme purement oppressif, comme pôle du mal et de domination souveraine par le haut. Je fais ici référence aux pensées centrales que Foucault a élaborées. Celles-ci sous-tendent les pensées d'Öcalan, souvent de manière implicite plutôt que détaillée. Mais en conséquence, sa proposition du nouveau paradigme du fédéralisme démocratique s'inscrit dans la même structure de pensée que la méthodologie de Foucault. Il se réfère à plusieurs reprises directement aux concepts que Foucault développe à travers sa conception du pouvoir, entre autres celui du biopouvoir, comme l'un des principaux piliers de la domination capitaliste.

Ainsi, une partie de la pensée d'Öcalan repose implicitement sur cette analyse du pouvoir. Une pensée est également à la base d'autres visions du monde, à commencer par les cosmovisions indigènes d'Amérique latine (comme chez les zapatistes), chez Zarathoustra et dans des conceptions orientales. Celles-ci ne connaissent pas d'objet : la pensée de la multiplicité, du changement, du lien et de la subjectivité.

Qu'est-ce donc que le pouvoir ? Le pouvoir n'est pas simplement le grand Autre qui nous fait face, le roi, le policier, Dieu. Ce sont tous les effets d'une concentration de pouvoir, plus ou moins symbolique, avec différentes manières d'interpréter la réalité. **Le pouvoir en soi n'est ni bon ni mauvais.** Il décrit, avant tout, au sein d'un système, la possibilité pour un sujet de se mouvoir, de poser des cadres de signification et d'agir en fonction de ceux-ci. Un pouvoir d'action donc, tout d'abord. D'autre part, les sociétés actuelles sont fondamentalement caractérisées par le pouvoir. Elles s'organisent le long de lignes, de tentatives d'hégémonie, d'accumulations de pouvoir, d'accès et de déplacements structurels du pouvoir de décision.

Chaque sujet est puissant à agir, le pouvoir vient de chaque partie de la société, la pénètre et la structure. Le pouvoir, selon Foucault, est le champ de lignes de force qui peuplent et organisent un territoire. Le pouvoir n'est pas quelque chose que l'on acquiert, que l'on enlève, que l'on partage, que l'on conserve ou que l'on perd ; le pouvoir est quelque chose qui s'exerce à partir d'innombrables points et par le jeu de relations inégales et mouvantes : l'omniprésence du pouvoir. Le pouvoir est avant tout le nom que l'on donne à une situation stratégique complexe dans une société. C'est une compréhension des mécanismes des relations de pouvoir que nous donne Foucault, afin de permettre une analyse sociale qui rende tangibles les dynamiques élémentaires. Ainsi, la domination peut être comprise comme une concentration de pouvoir en un point précis d'un système, ou plus précisément, concentration de 'pouvoir de définition'.

Une partie, un point du système, une personne, un parti, un État, un homme, une institution quelconque, définit un cadre de signification qui, s'il n'est pas accepté, peut donner lieu à une réponse d'exclusion et d'agressivité. La domination consiste à dénier ou à retirer par la force tout ou partie du pouvoir d'action à d'autres parties de la société et à les transformer en objets, en personnes subissant leurs propres décisions sans autre forme de procès. L'imposition de la domination nécessite donc toujours des moyens et des tactiques pour séparer durablement le sujet de sa propre vérité, de sa propre vitalité, afin de pouvoir en prendre le contrôle. La domination survient lorsque notre 'pouvoir de définition' sur notre mode de vie et nos décisions est durablement perturbé, notre capacité à déterminer nos nécessités et nos cadres d'action.

La domination est la dépossession du pouvoir.

Mais comme le pouvoir n'est jamais dissociable de son propre savoir, comme la capacité d'agir est liée à la perception du monde, à l'accès à la vérité, un projet de domination doit s'efforcer d'imposer son propre régime de vérité comme un absolu, comme une norme, comme le seul critère accepté. C'est en cela que consiste le projet de l'État et le geste patriarcal. Le type de compréhension de l'histoire que nous propose Öcalan vise à se pencher sur ce projet de dépossession des sociétés. Pour reprendre les mots de Foucault "il faut défendre la société" et développer, pour ce faire, des accès à la vérité qui rendent la résistance stratégiquement organisable.

Là où il y a pouvoir, il y a résistance. La résistance fait toujours partie des relations de pouvoir. Aucune forme de domination ne peut devenir absolue, en dépit de ses aspirations. Les relations de pouvoir sont strictement relationnelles, c'est-à-dire qu'elles n'existent qu'en tant que relation entre des sujets. Le jeu de l'accès au pouvoir, de la résistance, de la négociation, de la lutte est un processus, un perpétuel océan d'élévations et affaiblissements de positions. Il ne peut pas prendre fin, sauf par l'effacement de l'autre, ce qui conduit à la désintégration du système.

Et, comme toute domination (il en va de même pour l'État) repose sur le contrôle et l'agencement des relations de pouvoir, la codification stratégique des points de résistance peut conduire à la révolution.

Nous ne sommes pas en dehors du pouvoir. Notre conscience et nos modes de vie sont des tentatives de suivre notre désir et devenir une composante reconnue de la société : nous devenons des sujets par le biais du pouvoir, au sein du jeu des forces sociales. Une société qui doit être libre de toute domination n'a pas besoin d'une lutte de libération contre un ennemi qui lui fait face (malgré la nécessité de l'autodéfense), mais de l'autonomisation et de l'appropriation de ses propres accès à la vérité. Il s'agit, d'une part, d'une compréhension de sa propre implication, donc d'une connaissance de soi, et d'autre part d'une compréhension du monde, de la réalité sociale. Un sujet autonome peut ainsi acquérir une compréhension adéquate de la situation afin de pouvoir prendre des décisions en toute connaissance de cause. C'est là un point central du nouveau paradigme d'Öcalan : il parle à ce propos de la 'Lêgerîna heqîqet', la recherche de la vérité – le processus d'auto-autonomisation.

Qu'est-ce qui s'y oppose ? Nous devons aborder le problème de l'État, et c'est le troisième point dont je voulais parler. Qu'est-ce que l'étatisme ? L'État lui-même n'existe qu'en tant que pratique, c'est-à-dire à travers des personnes qui agissent conformément à ses principes. Ce qu'Öcalan déduit du processus de civilisation et la conception de Foucault de la subjectivation, c'est-à-dire du devenir de soi, se rejoignent sur ce point, autant au niveau macro que micro. L'État n'est pas une institution, un grand appareil administratif, policier, judiciaire et militaire. Ce sont là les formes que l'État a prises, des effets de vérité ou des mesures stratégiques. L'État est plutôt et avant tout une idée selon laquelle les hommes agissent, se mettent en relation avec la réalité. **L'État est une idéologie, une vision du monde.**

L'histoire qu'Öcalan nous raconte, dont il fait le point de départ de ses propositions pour un socialisme démocratique, est l'histoire de ce principe d'étatisme, des sociétés qui lui font face et qui résistent dans une lutte contre l'emprise de l'État et son monopole du savoir. Quelle est donc la matrice de l'État ? Ce que Foucault a mis en évidence, ce sont les stratégies et dispositifs, c'est-à-dire les cadres par lesquels et dans lesquels la domination/contrôle de l'État s'exercent et la façon dont ces cadres sont instaurés par l'État. Foucault parle d'une gouvernementalité, d'un art de gouverner. J'ai parlé tout à l'heure du champ du pouvoir, du savoir et de la vérité. C'est dans ce champ que nous devons nous représenter ce principe de direction que représente et produit l'État.

Premièrement, un **système de pensée**. Le régime de vérité de l'État, son rapport à la réalité, est conçu pour réifier, contrôler et mobiliser. Cela implique hiérarchisation, limitation, séparation, manque, prédominance du rationnel et du fonctionnel, ainsi que les grands systèmes de dichotomies : homogénéisation et exclusion, normalité et état d'exception, privé et public. L'État est un système de pensée technicisé, statique. Une pensée de la machine, de la rationalisation et de la structuration pyramidale de la réalité.

Deuxièmement, la **centralisation du pouvoir**. L'État est basé sur l'idée d'un grand pouvoir central autour duquel tout est organisé et ordonné. Pendant longtemps, ce fut Dieu, puis le roi, et avec l'émergence du capitalisme, c'est peut-être le principe totalement désubjectivé de la contrainte matérielle. Celui-ci met le centre en mouvement et le multiplie : tout un système unificateur en lieu et place de Dieu. C'est l'instance centrale que suit tout mouvement exécuté dans l'intérêt de l'État.

Troisièmement, la **direction de l'État par des effets de vérité**. Ils imprègnent et ordonnent tout : l'architecture de l'État, les filières stratégiques comme le système carcéral, le complexe médical, l'administration bureaucratique, les dispositifs de contrôle de la police, la sphère de l'opinion publique.

Dans l'idéologie du PKK, la technologie globale de l'État pour maintenir et imposer l'impuissance d'une société se présente comme 'Şerê Taybet', une guerre spéciale. Il s'agit de tactiques de combat qui imposent le régime de vérité de l'étatisme et détruisent les autres modes de pensée et de concevabilité. Cela fonctionne par la mise en place de modèles de pensée très puissants : consumérisme, nationalismes, militarisme, hostilité, modèles de personnalité libérale et féodale, formes de socialisation. Une série de mécanismes via lesquels le système de pensée de l'État opère au sein des sociétés. En résumé, nous pouvons donc dire que l'État est une manière particulière de percevoir le monde par le biais de la pensée absolue, de la dogmatique, du droit, des régimes de vérité réifiés et monopolistiques. L'État est la centralisation et l'organisation, c'est-à-dire la gestion des négociations sociales contre ou par la soumission de l'autre. L'État est une **direction par dépossession du pouvoir** - une direction dépouillée. Le capitalisme et l'État ne s'opposent pas pour autant. Le capitalisme est une variante de la gouvernamentalité étatique, l'extension de la domination étatique et de la productivité jusque dans la plus petite partie de la société. Aujourd'hui, les lignes de pouvoir pénètrent l'intérieur du corps. Les principes de la direction étatique sont, en quelque sorte, passés dans notre conscience, dans nos actions. A partir de l'Occident (et via l'expansion impériale de sa propre conception de domination étatique), la modernité capitaliste a réussi à établir une leadership tentaculaire sur les sociétés et les individus, sur les modes de pensée, comportements, désirs et formes de subjectivation.

Qu'est-ce que tout cela signifie pour une pratique sociale, un projet de libération vis-à-vis de la modernité capitaliste ? Une société qui veut se libérer de l'État doit substituer à la gouvernamentalité étatique une véritable gouvernamentalité socialiste. C'est ce que l'on appelle dans la philosophie d'Öcalan la '**Rastiya Serokati**' : **le principe de la vraie gouvernance**. Et dans l'esprit de Foucault, nous pouvons tout à fait le concevoir à tous les niveaux.

Il s'agit d'une organisation sociale dans laquelle on trouve des mécanismes démocratiques de prise de décision, des outils de négociation basés sur la reconnaissance de la diversité et la participation, sur l'éthique sociale. Le leadership, c'est aussi la gestion de sa propre vie, le développement et l'épanouissement de sa propre perception, de son propre pouvoir d'action. Je voudrais souligner que le nouveau paradigme, l'utopie du confédéralisme démocratique, est le projet d'une telle gouvernamentalité socialiste. Il représente donc une opportunité réelle d'arracher la vie sociale et les modes de vie à la modernité capitaliste.

A l'instar du principe des zapatistes au Mexique, ce 'bon gouvernement' est ce qui manquait aux socialismes précédents : un auto-gouvernement, une auto-gestion de la société. La gouvernamentalité socialiste, nous dit Foucault, ne figure pas dans les écrits du socialisme des XIX^e et XX^e siècles, elle reste à inventer. La vérité de la direction, telle que la formule Öcalan, et la pratique de l'autonomie démocratique constituent une tentative de mise en œuvre de cette expérience.

Celui qui veut se diriger lui-même doit philosopher ; celui qui veut philosopher doit se confronter à la vérité. C'est là, je crois, que se résume ce qui fait la mobilité et la force du mouvement et de la philosophie d'Öcalan : c'est **une forme de pensée nomade**, pour reprendre les termes de Foucault, une approche critique et subjective de la vérité, autoréflexive, fondée sur la multiplicité, le lien et l'éthique sociale. Surtout, et c'est d'une importance cruciale, le nouveau paradigme a conduit à une socialisation de la philosophie et des outils de connaissance de soi. Ce qui est très impressionnant à observer au Rojava et qui fonctionne bien, c'est le système des académies. Chaque groupe social, organisé en fonction de ses préoccupations, de son domaine d'activité ou de son identité, a sa propre académie, dans laquelle la philosophie de la connaissance, au sens de la philosophie d'Öcalan, joue un rôle. Une société se crée son propre cadre de signification, au-delà de l'influence de l'État.

La lutte pour l'auto-libération par la compréhension de sa propre situation et de son histoire, de ses propres possibilités, de sa volonté et de ses désirs est un élément fondamental d'un projet socialiste. Cette connaissance est particulièrement précieuse pour les sociétés d'Europe occidentale et centrale, car c'est là que la domination de l'État s'est le plus infiltrée dans la société et que la résistance est la plus faiblement organisée. Il s'agit de repérer tous les fragments de la pensée étatique afin de leur opposer une organisation :

a) **Organisation de la pensée**, c'est-à-dire la mobilité de la méthodologie et de la créativité, la collectivisation des cadres de signification dans une auto-formation commune de la connaissance de soi et de la vision du monde ;

b) **Collectivisation du pouvoir d'action**, c'est-à-dire mise en place d'institutions sociales qui, sur une base éthique et politique, élaborent des stratégies de solution pragmatiques pour notre situation actuelle ;

c) **Autogestion par la désindividualisation de la signification et l'organisation de la prise de décision**. Ce qui est nécessaire pour une véritable autogestion, c'est un ensemble d'instruments de critique mutuelle et de responsabilité organisée. La gouvernamentalité socialiste signifie: aucune partie de la société qui ne soit organisée.



surmonter les réflexes de peur

Entretien avec un internationaliste dans les montagnes kurdes (Wolfgang Struwe)

J'ai rencontré Demhat [Michael Panser], un ami européen, à l'automne 2013 à Qandîl, dans les zones de défense Medya, contrôlées par le PKK. Il était en route pour la formation de base. J'ai profité du temps que nous avons pu passer ensemble pour lui poser quelques questions. Quelle était son intention en venant ici, ses motivations, les liens qu'il entretient avec le mouvement ? Ses raisons sont-elles similaires à celles qui m'ont poussé à me mettre en route il y a vingt ans ?

Pourquoi es-tu venu dans cette région ? Comment as-tu eu l'idée de venir ici, dans ces montagnes, à Qandîl ?

C'est lié à ma quête personnelle, un processus personnel de détachement, d'émancipation. J'ai longtemps été actif dans la gauche allemande, dans des groupes antifascistes. Il y a exactement huit ans, j'ai commencé à m'impliquer dans un groupe antifasciste autonome. J'étais dans un groupe universitaire et je voulais mettre en place une formation autonome. C'était toujours un compromis de rattachement à l'État - dans un parcours universitaire ou scolaire, c'était pour ainsi dire toujours une politisation-hobby, un cadre très identitaire. J'ai peu à peu transité par des espaces qui n'offraient pas vraiment de perspective durable pour moi, où le moment personnel d'auto-libération ne s'est jamais vraiment présenté. Un espace qui se cloisonnait succédait à un autre espace se cloisonnant.

Le militantisme antifasciste est très important, surtout dans la métropole ?

Ce qui s'avère une farce, en tout cas, c'est quand il se vit dans des quartiers où il n'y a pas de fascistes. Là, on en arrive à un pur mécanisme de démarcation. Dans ma ville d'origine, la situation était spécifique au quartier. Ce n'est certainement pas là où se menait le travail antifasciste que se trouvait le quartier avec les problèmes les plus sérieux.

As-tu eu l'occasion d'impliquer différents groupes sociaux du quartier dans ton travail ?

Non, ce n'était pas vraiment le but premier.

Dans ce cas, quel était l'objectif ?

Moi-même, je ne suis pas directement originaire de la ville. J'habitais à une dizaine de kilomètres et j'y ai eu de graves problèmes avec des nazis à l'école, ce qui m'a amené à venir en ville. Me sentant concerné, j'ai voulu organiser une forme d'auto-défense collective et je suis entré dans des groupes antifascistes. On a essayé de mettre en place une autodéfense physique. Il y a aussi eu un travail d'auto-formation, il y avait beaucoup de références historiques : la guerre civile espagnole, l'internationalisme, l'Amérique latine, les zapatistes... Mais ce travail n'a produit ses effets qu'en interne.

Est-ce que le mouvement kurde représentait déjà quelque chose pour toi/vous ?

Non, pas du tout.

Comment en es-tu arrivé à t'intéresser au mouvement kurde ?

En fait, c'est arrivé bien plus tard. Je ne connais pas vraiment le mouvement depuis longtemps, depuis un an et demi seulement. Avant cela, le terme "Kurdistan" circulait dans les milieux de gauche, des rumeurs disaient que des approches progressistes y existaient.

Mais, très vite, il y a eu un réflexe orientaliste tel que ce n'était pas possible d'imaginer concevable au Moyen-Orient, une telle approche progressiste, ou un mouvement féministe à cette échelle. Le Kurdistan, "mais c'est un parti ouvrier" ; pour moi, les approches anarchistes étaient alors bien plus intéressantes pour endosser une identité. J'avais, de ce fait, un réflexe de défiance vis-à-vis de tout ce qui se référait à une tradition socialiste. Même si cela a toujours un peu fluctué, il y a beaucoup de lieux de mémoire qui ont été assez importants pour moi et qui étaient liés à des mouvements socialistes, il n'était pas concevable pour moi qu'un mouvement avec ce genre de rhétorique joue précisément un rôle à notre époque. Le Kurdistan n'était donc pas présent dans mon esprit.

Je n'ai découvert le mouvement que par l'intermédiaire d'une amie qui a participé l'année dernière au congrès "La modernité capitaliste et le renouveau kurde" à Hambourg et qui a pris conscience de l'ampleur du mouvement. Des internationalistes et des amis du mouvement y ont pris la parole. Ce qui était important pour eux et qu'ils m'ont transmis, c'est la manière dont un mouvement a réussi à remettre en question une forme de masculinité, par exemple. Des amis plus âgés y ont pris la parole et ont souligné l'importance de la lutte des sexes de manière si convaincante. Justement, avec les représentations du Moyen-Orient et de la masculinité là-bas, qui existaient dans la gauche, du moins pour moi, c'était un discours très peu orthodoxe. J'ai d'abord entendu parler du mouvement, puis je suis allé, par l'intermédiaire de mon amie, dans des structures kurdes en Allemagne et j'ai découvert un tout autre type d'ouverture, que ce que je ne connaissais dans la gauche ici.

Les gens étaient très contents qu'un ami allemand soit venu et qu'il veuille simplement écouter. Ils ont raconté beaucoup de choses, sur le mouvement, leurs propres positions, leur perception d'eux-mêmes et leurs critiques, une quantité incroyable d'informations. Un ami m'a immédiatement offert un livre d'Abdullah Öcalan - "Au-delà de l'État, du pouvoir et de la violence".

Cette ouverture d'esprit et, bien sûr, le livre m'ont permis de trouver une approche idéologique. J'ai alors commencé à m'intéresser à l'idéologie du mouvement. Ce processus s'est accompagné d'un processus de détachement personnel. À ce moment-là j'avais déjà interrompu mes études pendant six mois, dans la mesure où elles ne pouvaient pas m'apporter grand-chose sur le plan personnel.

Qu'est-ce que tu as étudié ?

Histoire, études latino-américaines, des matières que je trouvais très intéressantes et qui faisaient également sens pour ma perception de moi-même et l'analyse de ma situation. Il faut dire aussi que j'étais dans une institution assez progressiste. J'ai, toutefois, vite compris que ce n'était pas un contexte dans lequel je pouvais apprendre de manière vraiment efficace. Après trois semestres d'études, j'ai passé six mois à voyager en Amérique latine. J'ai encore étudié un mois après le voyage, mais je n'y ai plus vraiment mis les pieds. J'ai pu faire l'expérience de la différence de mondes que j'avais connus en Amérique latine, j'avais été en Colombie, au Nicaragua et au Mexique. Ceux-ci n'avaient, à mes yeux, absolument aucun lien avec la réalité dans lequel je me trouvais à nouveau.

Je commençais à prendre conscience des interventions flagrantes du colonialisme. Les structures sociales étaient complètement détruites. La Colombie, en particulier, m'a impressionné par sa culture fortement orientée vers l'idéal nord-américain – la culture de la consommation – associée à un grand fossé social. À Bogotá, dans le centre-ville, il y a un monde très individualisé, bureaucratisé, et en même temps, à trois kilomètres de là, dans les quartiers de la ville où j'ai habité chez des amis, les gens étaient complètement livrés à eux-mêmes, avec un fonctionnement complètement chaotique, qui leur permettait de s'en sortir.

Ce sont des expériences qui, pour moi, ont complètement remis en question la réalité en Allemagne. Comment ce monde dans lequel je me trouvais à nouveau pouvait être relié à cette réalité ?

Est-ce que tu as retrouvé, ici, quelque chose de similaire à ce que tu as vécu en Amérique latine ?

Oui, oui, finalement... un fort sentiment d'être affecté par un système colonial et une contre-organisation sociale. En Colombie, la résistance m'a semblé très diffuse, comme je l'ai dit, une vraie débrouille de survie est à l'ordre du jour. Au Kurdistan, la différence est qu'il y a une contre-organisation collective et stratégique.

De la population ?

Oui, de la population et aussi de la guérilla, qui est finalement née de cette réaction. C'est précisément à partir de cette préoccupation que cette stratégie a pu être développée. La situation est finalement comparable, ce contraste d'une périphérie qui doit précisément faire face à des interventions coloniales, un système qui n'a, jusqu'à présent, jamais été surmonté.

Nous sommes ici dans les zones de défense de Medya, une région relativement libérée, as-tu connu d'autres régions du Kurdistan ?

J'ai déjà voyagé au Kurdistan l'année dernière, j'ai passé trois mois en tout ici, un mois et demi dans le nord et puis encore dans le sud, à Haftanin et Qandil.

Y a-t-il des différences dans la population des différentes parties du Kurdistan, dans le degré d'organisation ?

Oui, et aussi en termes d'impact. Dans le nord, on a simplement senti qu'il y avait une occupation militaire de fait dans de nombreuses villes. J'ai assisté à une grande manifestation à Amed (Diyarbakır), qui avait été interdite alors qu'un à deux millions de personnes étaient attendues. Il s'agissait de conditions qui semblaient proches de la guerre civile, pas tant au niveau des faits eux-mêmes que de la sensation, avec toutes les escarmouches auxquelles j'ai assisté en tant qu'observateur. La police avait extrêmement peur des personnes d'apparence européenne.

La population n'avait pas le droit de sortir dans la rue dans son propre quartier, elle était immédiatement attaquée. On a essayé massivement de prendre le dessus militairement. C'était, en tout cas, assez impressionnant. Au nord, l'atmosphère était complètement différente, la confrontation se déroulait à un niveau militaire, le niveau policier des attaques de l'État étant beaucoup plus évident. Au sud par contre règne une flagrante culture de consommation qui rend, en quelque sorte, les armes de l'État moins nécessaires.

Quels sont tes objectifs pour ton séjour, qu'est-ce que tu veux faire ici ?

Je suis venu pour réfléchir à des perspectives, pour moi-même, à la manière dont je m'imagine vivre, à la manière dont cela est possible collectivement. En Europe, j'ai toujours été confronté à une individualisation flagrante. Même s'il y avait des amis et des amies qui avaient des perspectives similaires, il y avait une insécurité totale et des doutes flagrants quant aux possibilités de s'organiser collectivement contre l'État. Pour moi, il s'agit en tout cas d'un point à partir duquel une perspective stratégique peut être pensée, y compris pour l'Europe. Par exemple, la jeunesse européenne est confrontée à un problème massif, le système étatique se fascise à nouveau et prend des allures brutales. Ce qui se passe actuellement à la périphérie de l'Europe est, pour moi, déjà porteur d'une sorte de nouveau fascisme. Personnellement, cela joue un rôle énorme. Comment une jeunesse peut-elle se positionner ou mener une forme d'introspection pour qu'elle prenne à nouveau conscience de son rôle ? Le principal problème que j'ai rencontré est que les gens ne parviennent absolument pas à imaginer qu'ils ont un rôle à jouer, ni même qu'ils peuvent avoir un impact sur le monde qui les entoure.

Penses-tu pouvoir trouver une réponse ici ?

Cela peut en tout cas être un début..., non, pas un début, j'ai de toute façon déjà pris le départ. Un lieu qui permet de mener ce processus à un autre niveau, pour ainsi dire, parce qu'ici, de facto, il ne peut plus y avoir d'attaque étatique, sauf purement militaire.

Et cela peut aussi, tout simplement, provoquer une prise de conscience. Je suis en relation avec mes camarades ici et je veux rester en contact avec mes camarades en Allemagne ou en Europe afin que ce processus puisse être porté à un niveau supérieur. En ce qui concerne ma confrontation personnelle, en termes d'individualisation du comportement, je souhaite aller vers une collectivisation de toutes les pensées, des perspectives et des doutes.

Te vois-tu comme héritier d'une tradition historique ?

Dans la prise de conscience et la conception de l'histoire du mouvement kurde, les Brigades internationales en Espagne ou les références anarchistes comme la Catalogne en 1936, ainsi que toute forme de lutte anticoloniale comme celle des Zapatistes, ont déjà joué un grand rôle. Tout cela a pris une toute autre signification, en raison de la conception de l'histoire qui existe ici. Cette tradition d'une lutte quasi anti-étatique, qui, au fond, a lieu au Mexique et a lieu depuis 500 ans en Amérique latine, est tout simplement, à de très nombreux égards, la tentative de défendre un mode de vie naturel contre une attaque de l'État. Un État qui tente de faire irruption par le biais d'un système colonial. Ce sont des éléments dont j'ai pris conscience.

En parallèle, il y a tout ce qui existe en Europe: les traditions anarchistes en Italie et en Andalousie, le développement de l'anarchisme, ce qui se discute actuellement en Amérique du Nord ou qui vient d'être publié en France ("L'insurrection qui vient"). Ce sont aussi des choses qui montrent la continuité de formes de résistance simples, qui ne sont pas explicitement politiques, mais qui peuvent simplement défendre un mode de vie. C'est comme ce qu'écrit Apo (Öcalan), à savoir que les groupes nomades, par leur mode de vie, ont déjà incarné une résistance à un modèle de civilisation. Ce sont, en tout cas, des références pour moi, aux côtés d'autres comme le Nicaragua par exemple, qui ont exercé une grande fascination.

Où veux-tu aller ? À quelle académie as-tu postulé ?

Je veux rejoindre les 'Şervanên nû', les nouveaux combattants...

Quelles sont les tâches qui y sont effectuées ?

J'y reçois une formation militaire, idéologique, qui dure entre deux et quatre mois. Cela varie toujours un peu et dépend de la progression de chacun des camarades là-bas.

Le terme Hevaltî a une grande importance ici, signifie-t-il quelque chose pour toi ?

Oui, absolument. C'est une manière de se comporter qui m'a ouvert un horizon tout différent à celui des autres cercles politiques, des espaces en Europe, de la gauche en Allemagne et même jusqu'aux zapatistes, pour lesquels le statut d'invité est aussi très différent.

Peux-tu décrire brièvement ce que cela signifie pour toi ?

Je le comprends comme une idée de complicité – c'est ainsi que je le traduirais le mieux – où règne tout simplement une conscience et une manière de se comporter, où les complices, les Hevals et les Hevalas autour de moi n'ont pas moins d'importance que mes propres besoins et ma propre connexion [sic]. C'est en fait exactement cela, un processus symbiotique entre un collectif et un individu, qui doit toujours créer un lien et dont personne ne peut être exclu. Parlons de la peur, celle qui m'a accompagné jusqu'ici, cette peur d'être exclu. Elle est en fait la norme dans les groupes de gauche en Europe, à savoir que les gens sont simplement mis à la porte pour des reproches, parce qu'on ne leur accorde tout simplement pas la possibilité de progrès personnel. C'est précisément ce point qui permet de développer une confiance par le biais du concept de 'Hevaltî'. Les processus personnels y sont conduits et les amis sont poussés vers l'avant dans le développement personnel et la prise de conscience. Et cela fonctionne grâce à un réseau solidaire.

Une réponse spontanée, quelle a été la meilleure expérience jusqu'à présent ?

Ce sont plutôt des images d'ami·e·s qui me viennent à l'esprit. Concrètement, il y a juste une semaine: nous sommes arrivés dans un camp où il y avait des camarades de l'unité politique, des personnes plus âgées et surtout des ami·e·s du mouvement féministe, avec une ouverture d'esprit incroyable, de quoi vous inspirer une totale confiance.

As-tu quelque chose à dire aux gens en Europe ?

Ce que j'ai ressenti en Allemagne, c'est une peur viscérale. J'ai souvent entendu la question : est-ce que ce ne serait pas un piège dans lequel on pourrait se laisser prendre, se perdre complètement et se solidariser avec un mouvement qui, avec ces éléments progressistes, pourrait entraîner des dérives néfastes ? Justement, ce doute, un réflexe qui se manifeste vis-à-vis du mouvement de l'extérieur, n'est pas une critique solidaire, mais bien un réel obstacle. C'est la raison pour laquelle il est si difficile pour le mouvement kurde de trouver véritablement des alliés en Europe. La peur est tout simplement trop grande, parce que les symboles sont aussi extrêmes.

Pour moi, le système KCK⁹ et l'idée qui le sous-tend représentent en tout cas une perspective incroyable, que je peux imaginer comme modèle s'il est développé ou repensé pour l'Europe. Cela peut constituer une perspective pour l'émergence de nouveaux cadres de vie. C'est ce que j'espère ou ce que je souhaite : qu'il y ait une plus grande ouverture à ce sujet dans la gauche, dans les années à venir, pas seulement dans la gauche, mais de la part de personnes qui sont tout simplement ouvertes, tout simplement en recherche.

9 'Koma Civakên Kurdistanê' (Union des communautés du Kurdistan), structure faïtière rassemblant sous un même toit, en dehors des structures étatiques, toutes les organisations des 4 régions du Kurdistan, se reconnaissant dans les principes théoriques du confédéralisme démocratique. Celles-ci sont membres du 'Parti des travailleurs du Kurdistan' en Turquie (PKK), du 'Parti pour une vie libre au Kurdistan' en Iran (PJAK), du 'Parti de l'union démocratique' en Syrie (PYD) et du 'Parti de la solution démocratique du Kurdistan' en Irak (PÇDK).

Tes amis t'ont-ils déjà reproché de fuir ?

Oui, je crois que oui. C'est même un terme que je m'approprierais moi-même. C'est en tout cas, pour moi, une fuite sociale hors de l'Europe, hors d'espaces où j'ai toujours été confronté à un isolement flagrant. Je pourrais peut-être aussi le décrire comme un repli stratégique.

Considères-tu cet endroit comme un lieu propice au développement d'un nouvel internationalisme ?

Définitivement, et précisément avec ces concepts qui ont un caractère très ouvert. Mais ils sont portés par des symboles qui peuvent s'avérer dissuasifs pour des personnes venant d'Europe. Prenons l'exemple de Serokati, pour beaucoup de gens de gauche, c'est tout simplement très tendancieux, c'est justement ce rejet que beaucoup portent avec eux. Mais en réalité, c'est l'idéologie, c'est tout simplement la manière dont je suis accueilli ici. Cela prouve juste que c'est une base sur laquelle un nouveau niveau global peut être pensé. Et l'internationalisme, c'est précisément la mise en réseau de réalités de vie, de cadres de vie. Les possibilités qui me sont offertes ici sont, à elles seules, le signe qu'il existe une volonté de faire avancer les choses. Je peux concevoir que cette perspective est également nécessaire en raison de la situation critique en Europe, qui s'aggraverait encore dans les années à venir – lorsque nous voyons ce qui se passe actuellement à la périphérie.

Que souhaites-tu que les camarades d'Europe fassent pour toi ?

J'aimerais qu'on réfléchisse ensemble à notre propre lutte, qu'on se sente concerné par l'étatisme et, au-delà, qu'on réfléchisse à la peur qui empêche de partir. J'ai fait l'expérience d'un fort sentiment d'impuissance de la part de nombreux amis qui ne peuvent tout simplement pas, uniquement par idéalisme politique, s'imaginer quitter leur espace sécurisé d'études, de subvention (BAföG), de bourse d'études.



2020

internationalistcommune.com